



EsQuisseS

01
avril 2021

L'INCONSCIENT

Sophie Gaillard
Françoise Le Corre
Eve-Marie Sizaret
Christian Lousel
Suzanne Faivre
Rebecca Heckel
William Guicherd

projet

Sophie Gaillard
Jean-Jacques Renaud
Eve-Marie Sizaret
Françoise Le Corre
Anne-Véronique Modi
Suzanne Faivre

comité de lecture

Solenne Froc
Christian Loussel
Jean-Jacques Renaud

relecture

Suzanne Faivre
Solenne Froc
Sophie Gaillard
Françoise Le Corre
Eve-Marie Sizaret

conception graphique

Françoise Le Corre

mise en page

Suzanne Faivre

photos

p. 03 © Françoise Le Corre
p. 74 © Françoise Le Corre
p. 12 © wahoo Art.com
p. 18 © wikipédia.org
p. 59 © vinyles-d-autrefois

assemblage

François Couturier

EsQuisseS



publication

apériodique

rédaction

Sophie Gaillard

Déléguée régionale
Association de la Cause freudienne
en Bourgogne Franche-Comté (ACF en B F-C)

520, Chemin des Verrières
39000 Lons-le-Saunier

contact

acf.dr-bfc@causefreudienne.org

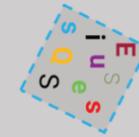


« À la lettre près »
Françoise Le Corre
Maquette 2020
Socle en marbre, pâtes alimentaires, sachet d'infusion
12 cm x 6 cm x 6 cm

SOMMAIRE



05	Éditorial	Sophie Gaillard
09	Diagonales Le Beau, l'enfermement et l'urgence	Eve-Marie Sizaret
20	Enseignement Introduction à deux conférences de Jacques Borie	Christian Loussel
24	L'enfant et le surmoi contemporain	
48	L'adolescence comme moment pour se faire un corps	
71	Ponctuel La praxis à l'épreuve de la distanciation	William Guicherd
74	Petite Chronique du Singulier La maquette comme forme-récits	Françoise Le Corre
76	Coup de cœur « Ne me parle pas de la mer, plonge. »	Suzanne Faivre



*Déléguée régionale
Association de la Cause freudienne en Bourgogne Franche-Comté

EsquisseS au pluriel est le titre de cet espace de publication que nous inaugurons avec ce numéro 1, ayant pour thème l'inconscient, abordé par divers biais : du processus analytique aux processus artistiques. Il recouvre les esquisses d'un cartel, celui de « Art et psychanalyse, toucher au vif », celles d'une équipe d'*épars* mais toutefois *assortis*¹ et c'est dans cet état d'esprit composite que nos rencontres se sont articulées. Chacun vous salue ici : Jean-Jacques Renaud, Eve-Marie Sizaret, Suzanne Faivre, Françoise Le Corre, Anne-Véronique Modi, moi-même et quelques autres, ainsi William Guicherd, Solenne Froc et Christian Loussel qui nous ont rejoints.

EsquisseS est un lieu ouvert à ceux qui souhaitent le rendre vivant par leurs contributions. Une invitation à poser une réflexion sur nos pratiques, attirer l'attention sur un point en particulier. C'est

esquisser un maillage d'articles en lien avec la psychanalyse, les questions que soulèvent notre époque, voire des reliages entre différentes disciplines, une réflexivité sur le domaine de la création artistique, un déploiement d'idées, un balisage.

Élan vers vous pour dire combien l'inachevé est ce qu'il y a de précieux dans la tentative d'approche de l'inconscient. Combien ce qui échappe à l'inconscient, précisément, trace les contours d'un parlêtre.

Réduction jusqu'au point d'origine de la psychanalyse : l'« Esquisse », *Entwurf*² de Freud rédigé en 1895 et relu par Lacan, point de capiton de son séminaire de 1959-1960, *L'éthique de la psychanalyse*³. Un séminaire qui prend appui sur les obstacles et les

impasses repérés par Freud dans sa clinique, « le sujet ne veut pas guérir », traduits dans la notion d'un « au-delà » dans *Au-delà du principe de plaisir*⁴, élargis au « *malaise* » avec *Le malaise dans la civilisation*⁵. Il y souligne que les fondements de la psychanalyse sont déjà dans l'« Esquisse d'une psychologie scientifique ». Avec la ré-élaboration qu'il nous propose, nous pouvons mesurer l'intérêt extraordinaire de ce texte car il pose d'emblée la structure de langage de l'inconscient.

Ainsi, Lacan pose dès le début du séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, la fiction de l'inconscient et reprend à son compte le projet de Freud, exactement de la manière dont ce dernier se sert de la douleur, c'est-à-dire à partir de la question construite par Freud dans l'« Esquisse » : face à la fiction de l'inconscient, quelle réalité ? Car de l'inconscient la conscience ne semble recevoir que des signes de plaisir ou de peine, et ce qui est connu du sujet l'est par des paroles.

Et surtout, ce que Lacan repère chez Freud dans l'*Entwurf*, c'est que toute cette histoire de paroles commence dans un cri. Le premier objet, et la douleur l'indique bien, est avant tout désagréable : « L'objet en tant qu'hostile, nous dit Freud, ne se signale au niveau de la conscience que pour autant que la douleur fait pousser un cri au

sujet... Le cri du sujet »⁶. La douleur fait ainsi passer l'inconscient à sa structure de langage à partir du cri, un cri qui échappe à l'inconscient lui-même.

Resserrage avec Jacques-Alain Miller dans un article intitulé « L'interprétation à l'envers »⁷ où il tire les conséquences explicites de la thèse de Lacan selon laquelle « L'inconscient, c'est le discours de l'Autre »⁸, donc le désir de l'Autre. Dans cette perspective, l'inconscient est une interprétation de la perplexité que produit la rencontre avec *lalangue*, quand la parole est jouissance. Si l'inconscient est interprétation des marques premières de jouissance, la psychanalyse doit procéder à l'envers de l'inconscient afin de produire ce que Miller appelle « *la remontée* de l'inconscient au sinthome »⁹. Voilà quelles sont les orientations du tout dernier enseignement de Lacan pour aller à rebours de la trame qu'est l'inconscient, faire limite à la prolifération de sens et serrer le réel.

Un livre porté par la voix de son auteur a eu cet effet de resserrage du réel. Après les attentats de Charlie Hebdo, *Le Lambeau*¹⁰ écrit par Philippe Lançon a fait coupure, point d'arrêt à la multiplicité angoissante des différents discours qui se tramaient. Nommer la chose, la circonscrire de mots nourris d'un autre imaginaire noué au

symbolique peut être une des voies pour objecter au marasme psychique. Dans ce premier numéro, un texte de Eve-Marie Sizaret, « Le Beau, l'enfermement et l'urgence », s'inscrit dans le revers de ce récit. Elle interroge la manière dont la sublimation, la dérision, l'humour peuvent venir répondre à la sidération mais surtout peuvent traiter le réel qu'un nouvel impératif – *restez à la maison* – voile et souligne en même temps.

Vous lirez aussi un magnifique hommage de Christian Loussel à Jacques Borie, grand psychanalyste qui nous a quittés en septembre dernier auquel j'ai souhaité faire une place d'emblée compte tenu de la qualité de son enseignement à divulguer largement. Vous allez découvrir deux conférences qu'il a données à l'Antenne Clinique de Dijon, la première le 17 novembre 2012 ayant pour titre « L'enfant et le surmoi contemporain », la seconde le 3 juin 2016 sur le thème « L'adolescence comme moment pour se faire un corps ». Ces conférences ont été transcrites avec rigueur et précision par Suzanne Faivre et Rebecca Heckel que nous remercions pour ce travail minutieux. C'est avec l'aimable accord de Nicole Borie que nous publions ces textes.

Le confinement a conduit certains d'entre nous, à une pratique

d'entretiens téléphoniques et/ou vidéo. William Guicherd nous propose une élaboration sur le thème de « La praxis à l'épreuve de la distanciation ». Avec l'appui de références théoriques, il nous invite à penser cette pratique en période de crise sanitaire et nous permet d'y voir un peu plus clair dans ce réel inédit avec lequel nous avons à composer, inventer.

Enfin, vous allez découvrir deux rubriques conclusives et inventives, où le regard et la lettre sont convoqués. Dans « Petite Chronique du Singulier », Françoise Le Corre explicite sa pratique artistique par un déroulé intitulé « La maquette comme forme-récits ». La maquette, volontairement utilisée comme lieu de réflexions, qui « s'apprête à la métamorphose dès l'interprétation du regardeur », écrit-elle. L'envers est à l'œuvre dans cette affaire d'interprétation et ce n'est pas tout.

Dans « Coup de cœur », Suzanne Faivre chemine avec « L'Homme aux trois lettres »¹¹ de Pascal Quignard. En suivant le fil du séminaire de l'ACF en BFC : « Les lettres. Pratique clinique du discours analytique », elle élabore entre bien-dire et savoir-lire avec « Ne me parle pas de la mer, plonge ». Une plongée qui s'autorise à lire entre les lignes.

Je remercie vivement celles et ceux qui ont contribué à l'élaboration de ce premier numéro, et je vous invite à écrire pour *EsquisseS*, lieu d'adresse de vos recherches, de vos initiatives, de vos découvertes et de vos cris.

Bonne lecture !

SG

¹Formule espiègle de Françoise Le Corre en écho à celle des « épars désassortis » de Lacan dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 573.

²Freud S., *Entwurf einer Psychologie*, 1895, première traduction en français dans *La naissance de la psychanalyse : lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1902*, Paris, PUF, 1956.

³Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986.

⁴Freud S., *Jenseits des Lustprinzips*, 1920, *Au delà du principe de plaisir*.

⁵Freud S., *Das Unbehagen in der Kultur*, 1929, *Le malaise dans la civilisation*.

⁶Lacan J., *L'éthique de la psychanalyse*, op. cit., p. 42.

⁷Miller J.-A., « L'interprétation à l'envers », *La Cause freudienne*, n° 32, fév. 1996.

⁸Lacan J., « Le séminaire sur *La lettre volée* », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 16.

⁹Miller J.-A., « En-deçà de l'inconscient », *La Cause du désir*, n° 91, novembre 2015, p. 103.

¹⁰Lançon P., *Le Lambeau*, Paris Gallimard, 2018.

Vous pourrez lire aussi dans *La Cause du désir*, n° 100, novembre 2018, deux textes sur *Le Lambeau*, p. 118-123,

Roch M.-H., « *Le Lambeau*, de Philippe Lançon. Le livre, l'Évènement », Georges-Lambrichs N., « Événements de lecture », p. 124-129.

¹¹Quignard P., *L'Homme aux trois lettres*, Paris, Grasset, 2020.

Le Beau, l'enfermement et l'urgence

Dans le cadre d'un cartel intitulé « Art et psychanalyse : toucher au vif ! », j'ai axé ma recherche sur la douleur à partir de l'article de Jacques-Alain Miller : « Biologie lacanienne et évènement de corps »¹. L'idée qui m'animait était d'explorer la relation entre paralysie physique et paralysie psychique provoquées par la douleur et leur possible évolution résolutoire grâce à l'effet de surprise que peut provoquer l'art par la force de sa beauté, de sa singularité, de son énigme. « Que la douleur faille ! » fut le titre de mon travail. De manière contingente, je lus *Le Lambeau*² de Philippe Lançon – journaliste et écrivain, survivant de l'attentat du 7 janvier 2015 contre *Charlie Hebdo* – livre dans lequel il se raconte et nous raconte l'avant, le pendant et l'après de ce drame à la fois national et personnel.

La pression du livre prêté s'est transformée en urgence à le lire et à m'en imprégner, d'abord pour en rendre compte au cartel par un premier texte, puis pour *Esquisses*, sous une autre forme en miroir avec l'actualité, plus particulièrement avec les situations de confinement-déconfinement-reconfinement, l'abrasion des liens sociaux et des liens affectifs qui en résulte, mais aussi des liens avec le vecteur de la culture. Culture qui a ce

¹ Miller J.-A., « Biologie lacanienne et évènement de corps », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n°44, février 2000, p. 5-45.

Je relève une citation à la page 23 : « Lacan introduit le règne de la pierre par la douleur dans *L'éthique de la psychanalyse*, pages 73-74. La douleur, c'est ce que le vivant évite à condition qu'il puisse se mouvoir, et il ne peut pas se mouvoir quand la douleur vient de l'intérieur. Là, il est comme pétrifié. »

² Lançon P., *Le Lambeau*, Paris, Gallimard, 2018.

pouvoir essentiel de rassembler, de lier, d'ouvrir les esprits et les perspectives par la surprise et le décalage que nous offre la rencontre particulière de certaines de ses œuvres. Aujourd'hui, le contexte du coronavirus est omniprésent dans notre univers – médiatique, politique, professionnel, privé – et nous prive, momentanément mais sur une durée qui s'allonge, de l'accès partagé à cette dimension culturelle essentielle, hors nos intérieurs feutrés et nos écrans solitaires. C'est un nouveau contexte sociétal auquel il nous faut faire face, « contexte de guerre » ainsi dénommé par Emmanuel Macron. Parallèlement, en décembre 2020, s'est terminé le procès de l'attentat contre *Charlie Hebdo*, attentat vu et vécu notamment contre la liberté de penser et de s'exprimer, contre la liberté de rire, d'être curieux, contre la culture, la réflexion, la mise à distance.

À travers ces deux événements apparaît un paradoxe : défense à tout prix de la liberté d'expression mais nécessité sanitaire de tenir les espaces de libre expression plurielle fermés. Face à un risque d'endormissement subjectif, *Le Lambeau* a réveillé en moi l'élan vital dans une forme d'urgence éthique où à travers l'art, le Beau peut être un moyen de reconquérir une place de vérité et d'ouverture face au traumatisme et à l'enfermement.

De la fluidité pour qu'émerge un dire

L'impression que m'a donnée ce livre est la sensation d'une remarquable fluidité grâce à laquelle Philippe Lançon, pour soutenir son récit, est capable d'aller et venir entre le drame national et ses souvenirs personnels. La douleur fait irruption, des pensées l'en distancient et la lecture humoristique, voire ironique, du contexte prend le relais. La liberté de ces allers-retours pense et panse les situations : le deuil, les suintements physiques, les petits soucis et les grandes préoccupations, l'effroi de l'attentat se voient renversés dans leur puissance par les rencontres, les souvenirs d'enfance, les amours, les voyages et l'art. L'art qui revient en permanence : la littérature, la peinture, la musique, le cinéma, la photo bordent chacune des épreuves physiques mais aussi psychiques du narrateur.

Cette fluidité stylistique n'est pas sans lien avec l'admirable distanciation que Philippe Lançon introduit entre ce qu'il a vécu et sa manière

de le raconter : l'effroi est surmonté par une écriture qui insuffle une légèreté dans sa façon de restituer les événements. Contournant l'impossible, cette écriture cherche et recrée une continuité dans ce qui a été brutalement et irrémédiablement défait.

Dans cet ouvrage, l'ouverture d'esprit associée à la culture et à une forme d'insouciance permettent de supporter l'insupportable. Ce livre est construit d'une multitude d'associations libres, articulant gravité et légèreté, permettant au narrateur d'aller au bout de son dire, comme au lecteur d'aller au bout de son lire. Et il n'en sort pas indemne... Depuis l'expérience traumatique et dramatique dont il témoigne, Philippe Lançon nous donne des points de respiration alors qu'on retrouve tout au long de son récit les difficultés respiratoires qui l'affligent et qui nous étouffent, des points de rêverie, des points de comparaison et des pointes d'humour.

L'ouverture par la beauté des œuvres

Jacques-Alain Miller dans son cours « Du symptôme au fantasme et retour »³ indique : « [Le] beau, dans sa connotation la plus forte, surgit comme la dernière barrière sur le bord de la jouissance et de ce qu'elle a d'insoutenable. » C'est au Beau, entre autre, que Philippe Lançon se raccroche dans son récit pour prendre appui afin de faire face à la douleur, s'en distancier. Et en faire fi ? Au moins tout d'abord pour faire un pas de côté et s'en décaler. Ainsi par exemple au réveil d'une opération importante à la mâchoire, Philippe Lançon regarde une infirmière et pense à la serveuse d'*Un bar aux Folies-Bergères* de Manet, « celle qui confond le public et ses clients et nous observe depuis le comptoir d'un œil clair et indifférent. »⁴ En introduisant un décentrement objectif vis-à-vis de la douleur, il se recentre subjectivement grâce au tableau, s'inscrivant par déplacement dans la question de Lacan : « Qui regarde qui ? »⁵

³ Miller J.-A., Orientation lacanienne 1982-1983, « Du symptôme au fantasme et retour », cours du 12. 01. 1983.

⁴ Lançon P., *Le Lambeau*, op. cit., p. 326.

⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIII, *L'objet de la psychanalyse*, 1965, 1966, inédit. *Qui regarde qui ?* Question posée par Lacan à propos des *Ménines* de Velásquez.



Mémé, P. Picasso, 1939
Portrait de Marguerite Walter

Tout de suite après, une autre image survient : celle de sa grand-mère paternelle et de son visage reconstruit « bancalement » après un terrible accident de voiture.

En la décrivant, Philippe Lançon évoque un tableau de Picasso, *Mémé* qu'il découvrira plus tard.

Il en enverra une photo à sa chirurgienne pour dire que le tableau comme la grand-mère auraient drôlement eu besoin de ses soins.

La chirurgienne répondra alors : « Mais pourquoi donc ? Elle est si mignonne ! »

Cette conversation privilégiée sur fond d'humour amène la surprise du lecteur devant cette respiration partagée.

« Malgré mon état, ma fatigue, malgré le froid de ce début mars et malgré parfois la pluie, je n'ai pas renoncé à une seule de mes rondes de nuit. Je voulais retrouver cette vue, ce ciel, la Seine devinée au-delà de la rangée d'arbres, les toits des grands musées et plus loin les pentes de Montmartre, tous les siècles de cette ville que j'aimais et au cœur de laquelle une poignée de dessinateurs avaient été inopinément massacrés. »⁶ Cet impact du Réel au milieu du Beau est immédiatement bordé par un tableau : « La vue m'envahissait doucement, j'entrais dans *Le Jardin d'hiver* de Manet. Une femme élégante était assise sur un banc, pensive, et c'était moi. Un homme debout était penché sur elle, barbu, et c'était moi. Il y avait des plantes et des fleurs roses autour d'eux, et c'était moi ». Philippe Lançon se dissout et se reconstitue dans cette œuvre, à la lumière des couleurs, des personnages du tableau. Une forme de réinvestissement du monde par le symbolique et sa constance : des objets qu'il a su apprécier, aimer, et qu'il reconnaît ?

« L'irruption de la violence nue isole du monde et des autres celui qui la subit »⁷, nous dit l'auteur. Il y a rupture temporelle dans le vécu du sujet traumatisé : il n'est plus ce qu'il était avant l'acte terroriste. Philippe Lançon reconstitue son unité subjective et émotionnelle notamment avec le Beau dans l'art, qu'il associe à ses affects et qu'il partage. D'abord avec la page blanche sur laquelle il écrit et qu'il adresse autant à lui-même qu'au lecteur singulier, puis à la multitude qui va le lire.

Le recours à des œuvres artistiques qui nous ont touchés est une des manières pour faire face à l'ignoble, aux désastres, à la cassure d'un état d'être, comme aux difficultés de l'existence. Cette forme de ressourcement pouvant aller parfois jusqu'à l'expérience d'une quasi transcendance, dans la relation singulière à certaines œuvres. Ce recours peut être spontané ou venir d'un apprentissage et d'une habitude.

⁶ Lançon P., *Le Lambeau*, op. cit., p.418.

⁷ *Ibid.*, p.76.

Point d’ancrage et mise en relation

La force du patient, Philippe Lançon la trouve dans la multitude de liens et d’ouvertures qui le rappelle autant à *être*, par ses identifications, qu’à *avoir*, dans sa relation d’investissement aux objets qui l’entourent. Ces liens sont là, dès avant le drame, mêlant le journaliste à l’homme et à une pièce de théâtre, *La Nuit des rois* de Shakespeare, vue un peu par hasard, nous confie-t-il, grâce à une amie. Il ne connaît pas la pièce, apprécie sa mise en scène, projette inopinément d’en faire un article pour *Charlie*. Au moment de l’attentat, Philippe Lançon raconte qu’il évoquait, avec le dessinateur Cabu, un jazzman photographié dans *Blue Note*, un livre de jazz. L’attentat dure 2 minutes, 5-6 pages dans le livre. C’est un trou, un vide sans bord dans l’effraction de l’horreur : il y a apparition du Réel et aspiration dans un trou. Philippe Lançon va en construire les bords pendant les 400 pages suivantes, soit le début du reste de sa vie. Dans sa narration, les premiers contacts qui arrivent après le départ des tueurs sont humains et affectifs : « Je me souviens simplement [que Sigolène] fut la première personne vivante, intacte, que j’ai vu apparaître, la première qui m’a fait sentir à quel point ceux qui approchaient de moi, désormais, venaient d’une autre planète – la planète où la vie continue »⁸, « [...] j’ai vu apparaître Patrick Pelloux, [...] je me souviens que je me suis accroché comme à une ancre à son visage familier, [...] lui aussi me paraissait déjà venir d’un autre monde [...]. »⁹

Avec un certain humour, Philippe Lançon se souvient d’un autre type de lien auquel il s’est raccroché dans l’ambulance : le lien administratif. Alors qu’on lui dit de ne pas bouger, il sort de son sac sa carte d’identité et sa carte vitale : « Le blessé n’était pas encore entré à l’hôpital que le citoyen, cette mule numérotée, en était déjà sorti. »¹⁰ La Sécurité Sociale lui demandera, trois mois après l’attentat, des « preuves » de son incapacité à reprendre le travail... L’absurde reste une marque de vie et Philippe Lançon s’en saisit aussi pour s’en décaler, il s’en sert pour rire.

⁸ *Ibid.*, p. 90.

⁹ *Ibid.*, p. 105.

¹⁰ *Ibid.*, p. 110.

En salle de réveil après son arrivée à la Salpêtrière, il découvre la présence de son frère Arnaud à ses côtés. « J'ai déplacé ma main vers la sienne avec une double exigence de consolation : je devais le consoler et il devait me consoler, l'un n'allait pas sans l'autre, il n'y aurait pas de consolation à sens unique. »¹¹ Le regard se prolonge en contact physique dans un engagement muet : une alliance, un alliage de soutiens réciproques pour la vie et l'éternité.

Le lien passe par la parole : Philippe Lançon, grand bavard gravement touché à la mâchoire inférieure, ne pourra parler pendant plusieurs mois. Il va s'emparer d'un cahier et d'un stylo pour se connecter aux autres. Ses premiers échanges tournent autour de « Qui est mort ? » pendant l'attentat. Mais il s'en décale immédiatement en évoquant son « grand plaisir à écrire les points d'interrogation, à les dessiner ». ¹² Il y a du jeu enfantin, du plaisir concret qui vient contrer le dramatique. Déjà pendant l'attentat, après les tirs, dans sa reconstitution de la scène, il évoquait le jeu : « J'ai tourné la tête très lentement, de nouveau, comme si le tueur était là : comme un enfant qui continue de faire le mort après le départ des méchants qui le cherchent et qui ne peut s'empêcher de regarder à travers ses doigts [...] »¹³. Le jeu permet de mettre à distance, de manière fictive mais aussi espiègle, l'inouï des situations, une façon de les rendre compréhensibles, appréhendables à l'entendement alors même qu'elles relèvent de l'impossible. La force de Philippe Lançon est d'évoquer ses impressions de jeux, de farces, alors qu'il est dans l'horreur. Un pas de côté libérateur, une prime de plaisir inattendue face à l'inassimilable, seule solution possible et qu'il invite le lecteur à partager.

Son frère lui parle, lui raconte, lui dit, lui répond. Quand il se tait, Philippe Lançon le rappelle à l'ordre par une petite tape sur le coude. « Tu veux que je te parle ? Je fais oui de la tête, systématiquement. Je veux qu'il parle, de l'attentat mais surtout des choses quotidiennes, de nos parents, de ses enfants, c'est pour l'instant la seule chose qui me rattache à la vie. Alors, même quand il ne sait plus quoi dire, il continue. »¹⁴

¹¹ *Ibid.*, p. 115.

¹² *Ibid.*, p. 123.

¹³ *Ibid.*, p. 85.

¹⁴ *Ibid.*, p. 123.

Les bords sont constitués par ce bain de langage. Philippe Lançon y trouve « l'articulation qui [le réinscrit] dans le discours et qui [le] connecte à L'Autre » pour reprendre les termes de Jacques Borie dans sa conférence « L'enfant et le surmoi contemporain » à lire dans ce même numéro.¹⁵ Et il va tisser des liens particuliers avec ses soignants, de ses aides soignant.e.s à ses chirurgien.ne.s, en passant par ses kinésithérapeutes et sa psychologue, mais aussi ses gardes du corps et les autres patients des différents services hospitaliers dans lesquels il passe. Contacts, liens, rapports aux autres, à l'Autre du langage, avec inventions. Philippe Lançon a su ne pas rester victime de ce trauma vécu, s'en décaler jusqu'à rire de toutes les dents qu'il a perdues, reconstituant la chaîne signifiante qui avait volé en éclat.

L'élan vital

Le lien par le Beau permet de se décentrer de la douleur et de l'horreur. Au réveil de l'une de ses nombreuses opérations, Philippe Lançon rêve qu'il est chez lui, « bienheureux entre les draps », mais une douleur à la gorge provoque son réveil et sollicite toute son attention. Pour sortir du malaise que lui délivre cette douleur, il se concentre sur la salle de réveil où « deux infirmières, au pied de [s]on lit-brancard, faisaient des mots fléchés. [...] »

« L'une a dit : « Madame Bovary en quatre lettres ? » Elles ne trouvaient pas. Mes yeux se fermaient. Réveille-toi ! ai-je pensé. J'ai fait un geste qu'elles ont vu. [...] « Alors vous avez une idée ? [...] Nous, on cale... »
D'une main tremblante j'ai écrit : « Emma ». Et en dessous : « C'est son prénom. »

« M'étais-je déjà senti aussi heureux d'avoir lu un roman et de n'avoir pas oublié son titre ? En tout cas, j'ai pensé : Merci Flaubert. »¹⁶

¹⁵ Borie J., « L'enfant et le surmoi contemporain », conférence donnée à Dijon le 17 novembre 2012, *EsquisseS*, n° 1, p. 34.

¹⁶ Lançon P., *Le Lambeau*, op. cit., p. 202-203.

À plusieurs reprises, des sorties sont organisées pour qu'il se rende à des expositions de peintures, visite des musées, ou aille au théâtre. L'exposition consacrée à Velázquez au Grand Palais occupe une certaine place dans l'histoire et la reconstitution de Philippe Lançon. « C'était l'un des peintres qui avaient alimenté [son] imagination. » Il compte bien s'en nourrir encore : « Depuis les premiers jours de la Salpêtrière, c'était une obsession. »

Sous perfusion, il entretenait déjà l'espoir de cette visite : il voulait en faire un compte-rendu dans *Libération* et avait échangé sur son désir avec son entourage familial, médical et professionnel. Passé, présent et projets d'avenir se relient : « La sensation de renaître en joignant les deux bouts, avant et après, date de cette visite-là ; et, avec elle, le moment où la peinture l'a emporté sur la littérature dans l'élan physique vers la vie. »¹⁷

La visite a lieu, notamment avec Chloé, « sa » principale chirurgienne, et ses deux gardes du corps. Des liens, des jeux, des rôles naissent durant cette visite. Apparaît alors une mise en dialogue du sujet avec l'histoire dans laquelle il s'inscrit à travers l'art. La victime s'entretient d'abord avec « les œuvres vieilles de 400 ans » qui semblent lui dire « Tu vivras ». ¹⁸ Ensuite avec les policiers qui admirent tout ce qu'ils voient « avec un soin d'enquêteurs sur une scène de crime ». Enfin avec Chloé qui observe de son œil de spécialiste certains détails physiques des personnages royaux des tableaux et qui diagnostique syndrome et maladie génétique.

Une conversation naît à travers la singularité de la lecture de chacun.

¹⁷ *Ibid.*, p. 427.

¹⁸ *Ibid.*, p. 427.



Philippe Lançon s'arrête un temps sur le tableau *Pablo de Valladolid* de Velázquez : temps de retrouvaille temporelle et spatiale avec l'homme qu'il avait été jusqu'à l'attentat. « Ce bouffon silencieux et massif me disait maintenant que les cartes avaient été rebattues. *Je devais jouer mon rôle, en rire, fabriquer l'air qui m'entourait.* »¹⁹

¹⁹ *Ibid.*, p. 429. (La mise en italique pour souligner mon propos.)

L'invention et le pas de côté permanents de Philippe Lançon témoignent, comme le souligne Marie-Hélène Roch, d'une « disposition [à] accepter d'être « le patient, l'élève et l'observateur »²⁰ soit une position de passivité active, dans laquelle le désir reste moteur. La place de victime toujours passive ne serait-elle pas la nôtre, dans le contexte COVID, si l'on n'y prend garde ?

Anaëlle Lebovits-Quenehen à propos du dernier livre de Bernard-Henri Lévy, *Ce virus qui rend fou*²¹, évoque un « temps suspendu où le virus est devenu l'alpha et l'oméga de nos existences, notre seule préoccupation légitime mais aussi seule cause à épouser, à l'exclusion de toutes les autres »²², version que nous renvoyent en miroir et en permanence beaucoup de médias. Philippe Lançon, par son témoignage, nous invite à changer de miroir pour éviter de tourner en rond dans nos aquariums, angoissés par cette préoccupation unique, afin de nous mirer de mille façons actives à travers le fond sans teint des choses de la vie, de nous y perdre pour nous y retrouver. Ça pulse à la façon de Möbius²³ dans ce livre, exemple d'humanité, de résistance fort inspirante.

EMS

²⁰ Roch M.-H., « *Le Lambeau* de Philippe Lançon. Le livre, l'Évènement », *La Cause du désir*, n° 100, p. 118-123.

²¹ Lévy B.-H., *Ce virus qui rend fou*, Paris, Grasset, 2020.

²² Lebovits-Quenehen A., « Le virus qui rend fou et son effet loupe », *Lacan Quotidien*, n° 904, décembre 2020.

²³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIII, *L'objet de la psychanalyse*, 1965-1966, leçon du 11 mai 1996, inédit.

« [...] Le mécanisme de la pulsion [...] c'est un aller et retour du sujet au sujet, à condition de saisir que ce retour n'est pas identique à l'aller et que précisément le sujet [...] conformément à la structure de la bande de Möbius [...] s'y boucle à lui-même après avoir accompli ce demi-tour, qui fait que – parti de son endroit – il revient à se couvrir à son envers, en d'autres termes qu'il faut faire deux tours pulsionnels pour que quelque chose soit accompli qui nous permette de saisir ce qu'il en est authentiquement de la division du sujet. »

Enseignement

Jacques Borie

Introduction à deux conférences Christian Loussel

Rappelons que Jacques Borie était psychanalyste, membre de l'École de la Cause freudienne (ECF), de la New Lacanian School (NLS) et de l'Association Mondiale de Psychanalyse (AMP), psychologue clinicien diplômé de l'Université de Lyon II, coordinateur de la section clinique de Lyon, enseignant au Programme clinique lémanique de Genève-Lausanne, chargé de cours aux Hôpitaux Universitaires de Genève, Président de l'Association gérant le Centre thérapeutique et de Recherches de Nonette dans le Puy de Dôme et superviseur de l'Institution communautaire *Montello* en Italie.

Je livre là quelques miscellanées résultant de ma participation à la Section clinique de Lyon.

Jacques Borie nous a quittés à l'automne 2020, sa disparition a profondément affecté tous ceux qui de près ou de loin l'avaient rencontré, le connaissaient ou avaient travaillé avec lui. Il avait ce don de transmettre avec clarté, parfois de manière percutante, presque comme une histoire, l'histoire que nous traversons, un savoir théorique qui restait toujours ouvert, non figé, entraînant son auditoire à suivre le fil de sa pensée. Quand il parlait, il y avait de l'analyste qui fait école, à référer au Gai Savoir cher à Lacan dont il ne manquait pas de rappeler combien son enseignement est visionnaire et d'actualité. Jacques Borie avait l'art de nous interpeller par la modernité de son propos, toujours en prise aux événements de notre

époque où l'image prend le pas sur le verbe, et pour le citer encore, où *la fonction du père qui est d'é-pater* ne fonctionne plus vraiment. Deux de ses conférences à Dijon²⁴ – « L'enfant et le surmoi contemporain » et « L'adolescence comme moment pour se faire un corps » – en sont l'illustration. Et surtout il nous invitait à nous enseigner des impasses, de nos impasses, à apprendre à faire résonner l'énigme, hors du sens commun, se garder de comprendre... *Le savoir est devant* avait-il l'habitude de dire. Il nous apprenait à nous laisser toucher par l'autre, à être à l'écoute de ses solutions, à repérer la logique de ses questionnements et de ses trouvailles, car *la logique du cas est aussi la logique de la langue*, misant toujours sur la présence du sujet en repérant ce qui fait le vivant pour lui.

Son style très personnel, sa grande culture, sa stature et sa voix laissent une empreinte en chacun de nous, les modulations de son corps qu'il savait si bien mettre en jeu, penché en avant dans une écoute attentive ou bien alors plus en retrait pour s'alléger, quand il s'entretenait avec un patient à l'hôpital illustraient le respect qu'il avait pour la psychose, pour les aliénés, mais aussi les aliénés au langage que nous sommes tous : *la structure de l'être humain est déterminée par le fait qu'il parle et qu'il a un corps, entre les deux, il y a un trou et tout le monde est confronté à cela.*

Ses formules laconiques et incisives, son usage de la langue faisaient toujours mouche, vous atteignant au plus intime, une main de fer dans un gant de velours. Vous lui adressiez un mail pour le prévenir de votre absence à une journée de la Section Clinique, la réponse tombait dans l'instant : « Dommage ! » ou « Tant pis pour vous ! ». Vous n'arriviez pas dans les cinq minutes avant le début de la présentation de malades, vous risquiez de devoir repartir... La fois suivante, vous étiez à l'heure, car *il s'agit d'être à l'heure de son désir*, pour reprendre une de ses formules. En revanche, lors d'une présentation de malades à l'Hôpital neurologique de Lyon, un mardi après-midi, il m'appelle dans le couloir et me dit avec un grand sourire que je l'avais obligé à relire deux fois mon nom dans la liste des participants, saluant mon effort de dijonnais...

²⁴ Borie J., *EsquisseS*, n° 1, p. 24-47, et p. 48-70.

Je devais également exposer un cas clinique lors du séminaire des pratiques la semaine du décès de ma mère, je le préviens, il s'enquerra avec empathie de cet événement douloureux, puis me pose deux questions sur des points précis de mon exposé, opine, ajoutant que j'expliquerai tout cela sans problèmes à nos collègues et il termine l'entretien en me disant péremptoirement qu'il veut mon texte pour le surlendemain. Tout cela en dix minutes à peine. Passé le moment de sidération, j'étais bel et bien remis en selle et encore une fois remis à l'heure de mon désir, extrait du pathos ou de la pente à l'apitoiement sur moi-même, je l'en remercie. Et tout s'est bien passé comme il l'avait laissé entendre.

Je me souviens également d'un après midi de travail à Beaune, il y a plus de vingt ans sur le thème du nouvel Œdipe. J'avais présenté le cas d'une petite fille soumise au ravage d'une *mère toute puissante*... Jacques Borie était intervenu pour mettre en doute, avec beaucoup d'humour, d'une manière assez théâtrale, jouant de sa voix de stentor, démontant point par point cette énonciation de *mère toute puissante* à l'aide des éléments du cas clinique, illustrant que, pour ce qu'il en était de la toute puissance, cette dame en était bien loin, il convenait davantage de prendre en compte les affres, le désarroi, l'embarras et surtout les impasses dans lesquels cette fillette avait réussi à entraîner sa mère. *Toujours cerner la logique du cas pour en faire une extraction de savoir par la clinique*. Me laisser, entre autre, enseigner par Jacques Borie m'a permis d'opérer une modification assez radicale de ma pratique, j'ai appris une façon d'être avec mon corps, de « jouer avec » et d'être à l'écoute différentes, prenant conscience de ne pas toucher au trop de réel du signifiant, peut-être une légèreté d'où a pu émerger le désir de l'analyste, également grâce à l'art de la conversation à bâtons rompus.

Je terminerai en vous invitant à lire ou à relire le livre de Jacques Borie, *Le Psychotique et le Psychanalyste*²⁵. Son auteur nous montre comment ne pas reculer devant la psychose, *comment traiter le réel de la langue par la langue elle-même*, comment chez certains sujets *il s'agit de rendre la langue plus habitable*.

²⁵ Borie J., *Le psychotique et le psychanalyste*, Paris, Éditions Michèle, 2012.

Pour susciter votre curiosité, je vous invite à découvrir dans les toutes premières pages de cet ouvrage²⁶, l'impact, la rencontre au niveau du signifiant « manteau » qui a un effet de langage sur la personne de l'analyste en devenir. En l'occurrence une première consultation avec un sujet à la dégaine christique et exaltée qui avait roulé son manteau dans la boue avant d'entrer chez le psychologue lacanien, et cette rencontre inaugurale, quand, à l'issue d'une conférence, Jacques Lacan fait un signe au jeune Jacques Borie se trouvant dans un coin, de lui restituer son manteau jeté là à son arrivée. Lacan se penche alors vers l'étudiant de façon attentionnée et lui murmure de sa voix inimitable « Ah... ce que vous êtes gentil ! ». Jacques Borie précise que bien que cet énoncé soit dépourvu d'aucune signification mystérieuse à déchiffrer, il en garde un affect étrange lié au décalage entre la banalité du propos et son énonciation singulière, gardant le souvenir de quelque chose d'énigmatique et plus tard un sentiment d'admiration et de citer Descartes : « L'admiration est la première des passions parce qu'elle incarne l'étonnement devant l'inconnu et le nouveau ». *En cette occasion (...) l'inconnu était cette capacité unique du style de Lacan à faire résonner l'altérité au sein du familier.*

CL

²⁶ *Ibid.*, p. 14, 15, 16.

L'enfant et le surmoi contemporain Jacques Borie

Nos vifs remerciements à Nicole Borie qui nous a donné son aimable accord pour la publication de cette conférence prononcée le 17 novembre 2012 à l'Antenne Clinique Uforca-Dijon.

Le surmoi du XXI^e siècle n'est-il pas cette extension d'un savoir
qui dirait ce qu'il faut faire de notre existence en général
et des modes de satisfaction en particulier ?

Pourquoi ce titre ?

Si je l'ai proposé, c'est que nous pouvons nous demander si la notion de surmoi a encore une pertinence aujourd'hui, telle que Freud l'a inventée il y a presque cent ans, tant elle paraissait liée à l'idée d'un surmoi du côté de l'interdiction – *Il ne faut pas* – qui portait donc sur les pulsions elles-mêmes. La sexualité, c'était sûrement les pulsions chez l'enfant. Cette figure même de l'interdit, nous pourrions croire qu'elle s'est dissoute, sous l'empire de la progression du libéralisme. Il n'est pas sûr que nous ayons toujours les mêmes fonctions de ce qui était hérité de la tradition du père interdicteur. Comme le note Lacan, si la psychanalyse s'invente au moment où la fonction du père commence à se déliter, l'inexistence de l'Autre à notre époque pourrait donc faire apparaître la fonction du surmoi comme inconsistante. Ce n'est pas mon hypothèse, mais il faut le démontrer. Il faut essayer de cerner pourquoi cette question du surmoi existe toujours et peut-être de façon plus radicale qu'à une certaine époque et en quoi cette question concerne la pratique d'aujourd'hui, spécialement avec les enfants.

Que nous nous retrouvions dans une logique sans doute semblable à celle de l'époque de Freud, c'est ce dont témoignent actuellement les débats sur la question du mariage « pour tous ». Le côté commandement commence à ressortir dès que nous parlons au niveau de l'universel et l'expression, en elle-même assez étrange, laisse presque entendre : *Vous avez intérêt à vous marier !* Nous entendons aussi que cette question se pose jusqu'au point de nous demander si les noms de père et de mère vont encore exister. Pourtant, ces signifiants-là organisaient l'existence des sujets depuis toujours. Rappelez-vous ce que disait Freud : *Mater certissima, pater semper incertus*. Parfois un doute portait sur le père, mais au moins pas sur la mère. Aujourd'hui, ces signifiants paraissent incertains, tous, au point de pouvoir disparaître, ce qui interroge donc la nature du signifiant sans forcément que cela nous inquiète car la psychanalyse nous a apporté que les signifiants père, mère, homme, femme sont des semblants dont nous pouvons avoir un usage différent selon les époques.

Nous pourrions nous demander – et la question était déjà posée par Freud il y a cent ans – si les enfants qui ont des parents très répressifs sont plus perturbés ou moins que ceux qui ont des parents libéraux. Vous savez que Freud y répondait en disant que ce n'était pas du tout sûr que cet aspect soit déterminant. Je vous montrerai comment tout à l'heure. Actuellement, nous avons affaire à une figure du parent libéral, du papa qui discute – un effet de la psychanalyse aussi sans doute – mais il n'est pas non plus établi que ce soit plus facile pour les enfants de faire avec leur sexualité dans ces conditions-là. Freud témoignait déjà de cette question dans « Le petit Hans²⁷ », ce cas qui parle de l'effet du discours d'un père libéral et de la phobie de son fils centrée autour de la question de sa sexualité.

Cette décomposition de la fonction du père fait réapparaître la tentation – qui existe toujours – du fondamentalisme. À notre époque, cette tendance n'apparaît pas seulement à travers les religions, mais aussi à travers la conception même de l'éducation. Ne faudrait-il pas des pères plus solides, réinculquer des règles et des lois pour faire tenir de manière plus rigoureuse ce qui se délite, bref, revenir à un « vrai » père ? Ce n'est pas du tout, me semble-t-il, ce que la psychanalyse soutient, même si certains collègues peuvent aller dans ce sens.

²⁷ Freud S., « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (Le petit Hans) », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 93 & sq.

Quant à l'enfant, notre époque semble hésiter entre deux dimensions. L'une est de soutenir, de sauver une image de l'enfant innocent, et c'est pourquoi la figure du pédophile prend tellement d'importance. Il y aurait la pure jouissance d'un côté et de l'autre la pure innocence, le contraire de ce que la psychanalyse a apporté. L'autre dimension serait de mettre tout de suite en avant la perversion de l'enfant ou de le prédire carrément délinquant dès le premier âge, dès l'école maternelle, voire avant. C'est un effet de notre époque qui va contre les idéaux d'après guerre, où au contraire, prévalait cette idée d'enfants éducatibles et à l'abri de ces phénomènes-là.

Dans toutes ces hésitations, reste la question de l'enfant qui paraît comme une figure inquiétante par rapport à la pulsion elle-même. *C'est la pulsion qu'il s'agit de domestiquer chez l'enfant*, écrit Freud, dans son préambule au livre de August Aichhorn, *Verwahrloste Jugend*²⁸. Nous avons l'idée que quelque chose résiste à passer sous les fourches de l'Autre. N'oublions jamais que, de tout temps, l'éducation est un forçage, une tentative de réprimer la pulsion d'une part et de localiser la faute d'autre part. C'est la fonction de tout discours. Il apparaît aujourd'hui que cette tentative échoue et que la faute est partout. Dès lors, il devient possible de supposer que les enfants seraient « des criminels nés »²⁹ pour reprendre la fameuse expression de Lombroso, ce criminologue du XIX^e siècle.

Dans la psychanalyse elle-même, cette question du surmoi a donné lieu à de vifs débats par rapport aux enfants et a mis en jeu l'opposition entre Anna Freud et Mélanie Klein. Il est très intéressant de saisir la logique de cette affaire qui date des années 1930. Anna Freud mettait l'accent sur le fait que faire une psychanalyse au sens classique n'était pas vraiment possible avec les enfants parce qu'ils n'avaient pas un surmoi assez fort. Il fallait donc faire de la pédagogie psychanalytique, c'est-à-dire une pratique surtout centrée sur la pédagogie en y associant quelques références psychanalytiques. L'accent était mis sur l'apport du maître à l'enfant conçu comme quelqu'un à éduquer, quelqu'un dont les pulsions sont à réprimer. Mélanie Klein prenait le parti inverse en disant que l'enfant a, dès le début, affaire à un surmoi précoce qui n'est pas l'effet de l'éducation, mais une tendance originaire interne au sujet. Dès lors, il s'agissait de l'interpréter et c'est ce qu'elle fera dans son style interprétatif très bavard.

²⁸ Aichhorn A., *Verwahrloste Jugend*, 1925, *Jeunes en souffrance*, Champ social, 2000.

²⁹ Lombroso C., *L'Homme criminel*, 1876.

Mettre l'accent sur la précocité du surmoi n'est donc pas le ranger du côté pacifiant de l'Œdipe. La différence est capitale et cette disjonction a toujours été présente. Ce n'est même pas sûr que nous en soyons sortis aujourd'hui. C'est pourquoi nous ne prenons pas la question de l'enfant du côté de l'origine, mais du côté du réel.

Construction du concept

L'enfant est en quelque sorte ce qu'il y a de plus réel parce qu'il nous montre la question de la pulsion *in vivo*. Il ne faut pas entendre le terme de pulsion seulement au sens des stades développés par Freud, oral, anal, génital et enrichis par Lacan des objets regard et voix, mais l'entendre comme *ce qui pousse toujours*. La constance de la poussée est un des caractères de la pulsion avec la conséquence que quelque chose là ne cesse pas, ne se satisfait de rien, va au-delà du principe de plaisir qui, lui, est principe d'équilibre, d'homéostasie comme le dit Freud. Vous verrez au fur et à mesure de mon exposé la connexion de cette pulsion et du surmoi, mais il me semble que cela s'entend déjà dans le terme même qu'il faut vraiment prendre au sens de la musique moderne. *Ça pulse !* Quelque chose pulse toujours, ne cesse pas, « pousse à » et ne produit donc pas de satisfaction comme la donne habituellement l'équilibre du principe de plaisir.

Il nous faut revenir à quelques repères de la question du concept de surmoi. J'allais dire pulsion et ce n'est pas un hasard car ce qui est mis en jeu à travers ces deux concepts, surmoi et pulsion, c'est la question de ce qu'il y a de réel pour l'enfant, à la fois dans son corps et dans la langue. Vous voyez que nous ne sommes pas du côté de l'imaginaire, pas du côté du sens non plus. Nous sommes du côté de ce qui dans la langue comme dans le corps « pousse à », toujours, encore. D'où ce terme de « Encore » ou « En corps », entendez-le dans l'équivoque que vous voulez, valorisé par Lacan dans le Séminaire XX³⁰ et qui convient très bien à la fois à la pulsion et au surmoi.

³⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975.

Le concept de surmoi a été inventé par Freud avec la deuxième topique qu'il développe dans son article de 1923 : « Le moi et le ça »³¹. Dans le titre, « surmoi » n'apparaît pas, mais pourtant, Freud introduit bien cette fameuse tripartition *moi – ça – surmoi* de même qu'il présentait dans la première topique celle *d'inconscient – préconscient – conscient*. C'est donc à partir de l'invention de ce nouveau concept de surmoi que la construction va se faire de façon très modulée, voire de façon très différente. Auparavant, sans être formalisée, cette notion était déjà présente dans la construction de l'Idéal du moi que Freud donne dans « Pour introduire le narcissisme »³². Ici, l'accent est mis sur l'Idéal que Lacan écrira I(A), l'Idéal du moi. Notons aussi que la notion de conscience morale est là dès le début. La conscience morale était bien sûr une notion déjà présente chez les philosophes dès lors qu'ils parlaient d'éthique et de faute, mais Freud va insister petit à petit davantage jusqu'à ramasser cette question dans celle du surmoi avec sa fameuse formule qui désigne le surmoi dans un premier temps comme « l'héritier du complexe d'Œdipe ».

Le surmoi est en quelque sorte l'intériorisation par l'enfant des interdits parentaux suite à la castration. Il paraît donc être une instance normative qui met en place la loi symbolique, une loi pacifiante qui introduit la dimension du symbolique avec le phallus qui est sur le plan sexuel l'héritier de l'Œdipe. La fonction phallique fait apparaître à la fois le sexuel comme lié à la castration, mais aussi comme promesse dans le temps. D'où sa connexion avec l'Idéal du moi, disons pour simplifier l'affaire, *un jour, tu seras toi aussi capable de faire comme papa*. Cette dimension de normalisation, de loi pacifiante héritière de l'Œdipe paraît donc être assez simple et claire. Pourtant, dès le début, Freud va mettre l'accent sur un autre aspect du surmoi, pas si pacifiant que cela. C'est cet autre aspect que je vais essayer de soutenir à travers ce qu'en ont dit Freud et Lacan. Il y a à la fois une loi et le contraire d'une loi, d'où la difficulté à saisir la chose, mais essayons de le montrer dans la construction même du concept. Dès 1924, Freud écrit un autre article où la notion de surmoi est présente. Dans cet article intitulé « Le problème économique du masochisme »³³, il note par exemple que « le surmoi a des origines acoustiques ». Joli terme.

³¹ Freud S., « Das Ich und das Es », 1923, traduit de l'allemand par Jankélévitch S., « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1968, p. 177 & sq.

³² Freud S., « Pour introduire le narcissisme », 1914, traduit de l'allemand par Laplanche J., constitue le chapitre V de, *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 81 & sq.

³³ Freud S., « Le problème économique du masochisme », 1924, traduit par Laplanche J., paru dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 287 & sq.

Si la domination est d'ordre acoustique, c'est dans la voix, dans la langue, que le surmoi marque sa présence et la voix marquée de cette présence du surmoi n'est pas forcément une voix sympathique. La conscience morale, c'est un peu comme « l'œil était dans la tombe »³⁴. À côté de ce versant héritage de l'Œdipe, voie de la pacification, de la norme de l'identification, le surmoi a aussi une autre dimension qui est celle de son origine acoustique apparenté à la grosse voix.

La voix, la dimension acoustique, c'est la présence de « l'entendu avant le sens ». Question capitale : le sujet, le petit enfant se construit avec cela. Qu'est-ce qui reste de ce qu'il a entendu de ses parents, de ceux qui lui parlent ? Non pas que les bébés comprennent ce qu'on leur raconte, mais ils entendent des sons. Nous avons là une trace du fait que le sujet construit son rapport à la langue d'abord avec de l'entendu avant le sens, avant même l'écriture de l'articulation signifiante qui permet de donner du sens. Cet entendu avant le sens constitue le noyau du surmoi et c'est aussi avec cela que le fantasme est construit, dira Freud.

En 1924, dans son fameux article sur le masochisme, Freud met l'accent sur le masochisme moral et c'est là qu'intervient à nouveau le surmoi. Le masochisme moral, c'est ce qu'il appelle aussi le besoin de punition. Il amène cette idée d'un surmoi dur et cruel dans la surveillance du moi et le compare à l'impératif catégorique de Kant. Je le cite : « Le surmoi conserve [...] des caractères essentiels des personnes introjectées, leur puissance, leur sévérité, leur tendance à surveiller et à punir. [...] Le surmoi, la conscience morale à l'œuvre [dans le moi] peut alors se montrer dur, cruel, inexorable à l'égard du moi qu'il a sous sa garde. L'impératif catégorique de Kant est ainsi l'héritier du complexe d'Œdipe. »³⁵ Ce n'est plus la gentille loi normalisante du père, mais ce qui surgit là, c'est la dimension de l'impératif catégorique. Chez Kant, cette dimension est une loi universelle qui doit s'appliquer à tous sous la modalité de l'impératif et non pas sous la modalité du choix.

³⁴ Cf. Victor Hugo, le dernier vers du poème intitulé « La conscience ».

³⁵ Freud S., « Le problème économique du masochisme », op. cit., p. 295.

Un autre point concerne le fait de savoir si le surmoi de l'enfant est différent selon que les parents sont permissifs ou répressifs. Cette question-là revient à notre époque. Freud est très clair sur cette affaire qu'il explique en 1932 au chapitre « Décomposition de la personnalité psychique » dans les *Nouvelles conférences*.³⁶ L'enfant hérite de deux dimensions plus ou moins contradictoires de la part des parents, la dimension interdictrice et la dimension d'amour, deux dimensions du sujet qui sont donc discordantes. Voici ce qu'il dit par rapport au surmoi : « [II] semble, par un choix unilatéral, n'avoir capté que la dureté et la sévérité des parents, leur fonction interdictrice et punitive, alors que leur sollicitude pleine d'amour ne trouve ni accueil, ni prolongement. Si les parents ont effectivement exercé un gouvernement sévère, nous croyons facile de concevoir que se développe chez l'enfant un surmoi sévère, mais l'expérience montre contre notre attente que le surmoi peut acquérir ce même caractère de dureté inexorable, même si l'éducation fut douce et bienveillante, ayant évité autant que possible, menaces et punitions. »

La nature de l'éducation n'est donc pas déterminante et le surmoi n'est pas l'effet de la particularité des parents quant à leurs interdits et leurs permissions. Quelque chose va au-delà de cette transmission d'une figure parentale sévère et quelle que soit la nature des parents, le surmoi incarne en lui-même cette auto-répression du sujet.

Pour répondre à une question sociologique du style « Est-ce qu'avec des parents libéraux, ça va mieux ? », rappelez-vous quand même que les parents du petit Hans étaient des plus libéraux, que la maman amenait son petit garçon avec elle aux toilettes, que le papa lui racontait tout ce qu'il faisait avec sa femme, enfin lui tenait tout un discours libéral. Vous voyez pourtant que l'enfant n'a pas pu du tout s'appuyer là-dessus pour construire sa réponse à la question sexuelle et qu'il a été obligé de s'inventer quelque chose d'effrayant avec le cheval.

³⁶ Freud S., *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, 1932, traduit de l'allemand par Zeitlin R.-M., Paris, Gallimard, 1989, p. ?

Dans son cheminement, Freud a donc repris la question du surmoi en 1924, dans son article « Le problème économique du masochisme », puis en 1930, avec *Le Malaise dans la civilisation*³⁷ et en 1932 ou 33, selon le classement, dans les *Nouvelles conférences*. Rappelez-vous la thèse principale sur le surmoi dans *Le Malaise dans la civilisation*. Plus on renonce à son désir, plus le surmoi est sévère. Cela paraît être une contradiction interne, mais il faut bien situer cette logique-là qui est capitale à saisir : le surmoi est l'héritier du renoncement plutôt que de la satisfaction. Plus le sujet renonce à assumer ses désirs, plus le surmoi est sévère.

Apport lacanien

Au cœur même de cette chose qu'est la parole, il y a une dimension normative, il y a une dimension de l'Idéal, et tout à fait le contraire, une dimension excessive, une dimension du toujours plus, dimension de commandement et non pas de possibilité, d'où ce terme d'impératif. Cette question du surmoi se posait de façon radicale chez Freud. Lacan va la reprendre avec sa thèse de départ, celle de *l'inconscient structuré comme un langage*. Elle le conduit donc à poser le surmoi comme interne à la langue elle-même, comme ce qui dans la langue permet à la fois une dimension de l'Idéal, une dimension projective, une dimension de construction symbolique et aussi ce qui permet au contraire un rapport entièrement fondé sur l'impératif et le toujours plus. Plus je renonce à mes désirs, plus je me sens coupable et accablé par le surmoi et non pas le contraire. Nous devons avoir cela en tête. Cela nous donne vraiment le fil de la question qui se pose là : celle de la bizarrerie éthique. Lacan reprend Freud selon les deux versants. Freud emploie lui-même le terme de discordance entre ces deux dimensions : la dimension apparemment structurante de l'interdit et de l'Idéal d'un côté et, de l'autre, la notion discordante du *pousse-à-toujours-plus* de faute, de culpabilité, d'empêchement, de commandement, d'impératif.

Rapidement, revenons sur cette fameuse idée qui courait à la fin des années soixante selon laquelle, si ça ne va pas, c'est la faute à la famille,

³⁷ Freud S., *Le Malaise dans la civilisation*, 1930, traduit de l'allemand, nouvelle traduction Lortholary B., présenté par Leguil C., Paris, Points, Essais, 2010.

idée qui n'a peut-être pas complètement disparu d'ailleurs. Interviewé par Jacques-Alain Miller dans *Télévision*³⁸ en 1972, la question suivante est posée à Lacan : « – Il y a une rumeur qui chante : si l'on jouit si mal, c'est qu'il y a répression sur le sexe, et c'est la faute, premièrement à la famille, deuxièmement à la société et particulièrement au capitalisme. La question se pose. »³⁹ À ce cadrage un peu grossier de l'affaire, Lacan répond ainsi : « Freud n'a pas dit que le refoulement provienne de la répression : que (pour faire image), la castration, ce soit dû à ce que Papa, à son moutard qui se tripote la quéquette, brandisse : « on te la coupera, sûr, si tu remets ça. »⁴⁰ Freud a dit l'inverse, explique Lacan, le refoulement ne provient pas de la répression, il est premier. Il est intérieur et lié à la langue elle-même. Cette bascule est introduite par la seconde topique. La « gourmandise » dont Lacan conote le surmoi est structurale, elle n'est pas effet de civilisation, mais symptôme dans la civilisation. Ce terme que Lacan a importé de l'ancien français avait alors deux sens : d'une part, l'appétit pour quelque chose, d'autre part, vous gourmander, c'est-à-dire vous engueuler. Cette expression est fréquente dans le théâtre classique du XVII^e et dans celui de Molière en particulier. Le terme de gourmandise dénote donc deux dimensions, celle d'un appétit toujours renouvelé de la chose et celle d'une maltraitance, au sens de se faire traiter mal du fait de cet appétit. Vous voyez comment, à ce moment-là, Lacan aboutit au choix de cette expression « gourmandise du surmoi ».

Dans ce passage de *Télévision*, deux thèses sont soutenues. D'abord, que la répression sur le sexuel n'est pas l'effet de la famille ni celui du capitalisme en tant que tel, et ensuite, qu'elle est un effet de structure. Freud avait bien indiqué que la question n'était pas liée au fait que les parents soient ou non répressifs envers les enfants, mais qu'elle avait une logique interne. Lacan ajoute que « même si les souvenirs de la répression familiale n'étaient pas vrais, il faudrait les inventer et on n'y manque pas. Le mythe, c'est la tentative de donner forme épique à ce qui s'opère de la structure. L'impasse sexuelle sécrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient. »⁴¹ Autrement dit, dès que vous êtes allongé sur un divan vous commencez par dire inévitablement que vos parents vous ont mal fichu, que si ça ne va pas, c'est qu'ils vous ont mal éduqué, etc.

³⁸ Lacan J., *Télévision*, Paris, Seuil, 1974 ou *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 509 & sq.

³⁹ Lacan J., op. cit., p. 47 ou p. 529.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 48 ou p. 529.

⁴¹ *Ibid.*, p. 51 ou p. 532.

Lacan dit que c'est un effet de structure et qu'il se répète à coup sûr pour les névrosés. La structure de la névrose, c'est de croire que c'est l'Autre qui nous a maltraité. Il faut pas mal de temps pour se passer de cette croyance. Pour les psychotiques, c'est un peu différent. Eux n'ont pas réussi la construction de cette figure de l'Autre à travers le roman familial, la névrose infantile.

Mise en avant après mai 68, la thèse de la répression familiale était liée au contexte de cette époque-là. Vous vous rappelez, le film de Ken Loach *Family Life* en 1971, le livre de Alexander S. Neill, *Libres enfants de Summerhill*⁴², les gens de ma génération baignaient là-dedans et Lacan le repère très bien, mais avant même cet épisode un peu conjoncturel, il avait noté dès le Séminaire I⁴³ la dimension structurelle du surmoi à partir de sa thèse de départ, celle de l'inconscient structuré comme un langage. À propos de la clinique de « L'enfant au loup » – le petit Robert des Lefort, tel que Rosine Lefort présente le cas⁴⁴ dans ce premier Séminaire, Lacan fait remarquer que lorsque l'enfant répète « Le loup ! Le loup ! », c'est le seul mot qu'il a à sa disposition, un seul signifiant. Dans une partie théorique, Lacan note cet effet de surmoi, cette contrainte d'avoir pour le représenter un seul signifiant. Il ajoute que « [...] nous voyons là, incarnée, cette fonction du langage, nous la touchons du doigt sous sa forme la plus réduite, réduite à un mot dont nous ne sommes même pas capables de définir le sens et la portée pour l'enfant, mais qui pourtant le relie à la communauté humaine. »⁴⁵ C'est le seul signifiant qu'il a, c'est « le trognon de la parole », le cœur originaire en quelque sorte. Ce S1, signifiant tout seul ne s'articule pas à d'autres, ne produit aucun sens. Avec son « Loup ! », le petit Robert n'est pas représenté dans la langue. Ce signifiant tout seul, ce « Loup ! » auquel il a affaire le désigne et le persécute aussi bien, il le vise puisqu'il ne le représente pas, il est aussi le lieu de son angoisse. Lacan désigne dans ce S1 ayant fonction de surmoi la racine même de la langue, une langue réduite à l'impératif, non pas une langue qui va permettre d'habiter le langage, le *stabitat*⁴⁶, comme il le dit.

⁴² Neill A. S., *Libres enfants de Summerhill*, 1960, traduit de l'anglais, Paris, Maspero, 1970. Ce livre présente l'histoire d'une école autogérée fondée en 1921 près de Londres.

⁴³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975.

⁴⁴ Lefort R., «Le cas de Robert », cité par Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, op. cit., p. 107 & sq.

⁴⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, op. cit., p. 118, 119.

⁴⁶ *Stabitat* », terme créé par Lacan. Cf. Lacan J., « L'Étourdit », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 455.

En effet, l'enfant doit entrer dans la langue, y trouver un habitat. Mais pour pouvoir y entrer, il faut qu'il y ait des trous dans l'habitat, que la langue soit vidée de ce trop de jouissance. C'est l'opération paternelle, l'opération du Nom-du-Père. Si elle n'a pas opéré, la langue n'est pas trouée et le sujet n'a pas d'habitat dans le langage et il se trouve au contraire sous le commandement du Un-tout-seul. Lacan note que ce signifiant tout seul, ce trognon de la parole, c'est quand même ce que nous pouvons utiliser. C'est à la fois notre obstacle, car nous ne pratiquons qu'avec le langage, mais c'est pourtant avec ce signifiant tout seul que quelque chose peut essayer de se construire, à condition évidemment d'intervenir de la bonne façon. Le signifiant tout seul est, dit Lacan, ce qui nous relie à la communauté des hommes, à condition bien sûr, qu'il ne reste pas tout seul. D'où la question : comment avec le Un faire de l'Autre ? Ce qui est très difficile, vous le savez, dans les cas d'autisme primaire.

Beaucoup d'enfants autistes ne rentrent pas dans le langage, mais ils parlent, ne serait-ce que par un mot tout seul. Ils ont bien un rapport à la parole ou comme le dit Lacan, « s'ils se bouchent les oreilles, ça montre bien qu'ils sont dans la parole ». Par contre, ils ne sont pas dans le langage au sens de l'articulation qui vous inscrit dans un discours et qui vous connecte à l'Autre. C'est donc cette différence qui me paraît pertinente. Quand ils n'ont affaire qu'à un seul mot, on pourrait dire quand on n'entend que ce mot, ce n'est pas ce qui les représente, mais c'est ce qui les commande. Un mot tout seul dans lequel ils sont pris et qui ne les symbolise pas. C'est un traumatisme dans la langue qu'ils ne font que répéter. C'est une holophrase traumatique. Ils sont paralysés sous ce signifiant qui les empêche de se déplacer dans la langue. Ils peuvent le répéter depuis des années. Mais je ne développerai pas plus la question ici pour rester centré sur celle du surmoi.

Lacan essaie donc de resituer la question du surmoi au cœur même de la structure du langage. Avant même que l'articulation ne se constitue, il y a ce qu'il a appelé un trognon, une réduction au Un-tout-seul dont la fonction n'est pas de communication, mais de commandement. Cela montre bien d'ailleurs que même sous une allure gentille de discussion, le langage, c'est d'abord fait pour commander, pour faire marcher le monde. C'est pourquoi quand il écrit les formules des discours, Lacan écrit bien qu'il y a un agent et un Autre, commandé par l'agent.

À ce premier repérage, Lacan ajoute une notion qui nous permet de comprendre cette question posée autour du père bienveillant, permissif.

Dans le Séminaire IV⁴⁷, il relève une intervention du père de Hans. Le petit Hans est angoissé par le cheval et son père lui recommande de ne pas avoir peur de regarder le cheval. Voici ce que note Lacan : « [Le père] a donné [à Hans] un premier éclaircissement concernant la relation qu'il y a entre le cheval et quelque chose d'interdit, qui est de mettre la main sur son sexe. [...] Au moment même où le père lui dit que le cheval n'est là qu'un substitut effrayant de quelque chose dont il n'a pas à se faire un monde, l'enfant qui jusque-là avait peur des chevaux, est obligé [...] de les regarder. Arrêtons-nous un instant sur ce mécanisme qui mérite d'être noté. Que veut dire en somme ce qu'on lui a dit ? Cela revient à lui dire qu'il est permis de regarder les chevaux. Tout comme dans les systèmes totalitaires qui se définissent par le fait que tout ce qui est permis est obligatoire, il s'y sent maintenant commandé. » Autrement dit, lorsque le sujet se soutient d'une permission *tu peux..., il est permis de...*, il entend *il est obligatoire de...* La fonction de l'impératif du surmoi transforme la permission en obligation. Pointer les conséquences de cette intervention du père qui veut le bien de son enfant, qui veut résoudre le symptôme sans s'intéresser à la cause amène Lacan à préciser qu'en psychanalyse, intervenir sur le sentiment de culpabilité au sens de vouloir l'apaiser, c'est se couper du pourquoi le sujet s'invente cette culpabilité. Il fera la distinction entre la culpabilité située par Freud comme un sentiment, qu'il ne faut jamais enlever au sujet et l'angoisse qu'il vaut mieux limiter parce qu'elle empêche le travail si elle n'est pas canalisée.

Paradoxe du surmoi

Si le surmoi a un versant lié à l'Idéal du moi, une dimension exaltante qui vous pousse hors de, il a aussi une dimension insensée, impérative qui réduit l'énoncé au *tu dois* sans plus. Le surmoi est à la fois la loi et sa destruction, le frein et sa rupture, un énoncé discordant qui marque la division même du sujet, un signifiant sans signifié. Lacan évoque le premier texte de son premier livre de lecture⁴⁸. Ce texte s'intitulait : *Histoire d'une moitié de poulet*. Il dit avoir été vraiment frappé par cette histoire de moitié et qu'au fond, c'est là qu'il a pris le fil de son intervention dans la psychanalyse. « Ce que j'enseigne, depuis que j'articule quelque chose de la psychanalyse pourrait bien s'articuler *Histoire d'une moitié de sujet*. »

⁴⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 281.

⁴⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 63.

Il a suivi cette idée que la division est au cœur du sujet. Dans le surmoi, il y a cette dimension de la langue elle-même, à la fois l'énoncé et sa contradiction. Le sujet a sans arrêt affaire à cette division qui porte sur la langue elle-même, en tant qu'impératif insensé, en tant que réduction à un impératif qui ne produit pas de sens.

Le surmoi peut se répartir dans les trois dimensions du sujet, le symbolique, le réel et l'imaginaire. Le surmoi dans le registre imaginaire, c'est ce que Lacan appelle « la dimension féroce et obscène ». Féroce parce que ça se présente comme une dévoration. Obscène parce que justement, contrairement à la langue, ça ne refoule rien, ça montre. Le surmoi est bien aussi dans le registre du symbolique puisque ça se présente sous la forme d'énoncés, mais c'est la loi du *tu dois* !, une loi insensée, la tyrannie même de la parole. Sur le plan du réel, je pense qu'on peut renvoyer à ce que j'ai dit de la voix tout à l'heure, c'est lorsque la grosse voix ne se tait pas. Elle se fait entendre comme reproche justement parce que le sujet n'est pas représenté dans la langue. Dans le schéma du discours, ce qui d'habitude est refoulé quand on parle, la voix, revient au-dessus. Si je vous parle, vous essayez de suivre le sens de ce que je raconte. Si vous ne vous intéressez qu'à ma voix, vous n'allez plus entendre le sens. La voix se construit en opposition au sens. Dans le surmoi, il y a la dimension de l'entendu avant le sens dans la langue, la dimension du commandement et non pas celle de la représentation et la dimension imaginaire d'une figure obscène et féroce, quelque chose qui subsiste de façon non symbolique. L'obscénité, c'est ce qui se montre, ce qui vient sur la scène et qui n'est pas refoulé, pas mis en-dessous par le fait du discours.

Dans *Le Malaise dans la civilisation*, j'ai oublié de citer un passage capital pour bien comprendre les deux dimensions du surmoi notées par Freud. Il y a la dimension du surmoi qui vient de l'extérieur, soit l'héritage des parents, l'interdit produit par la fonction parentale et il y a aussi le second stade du développement de la conscience morale qui présente une particularité étrangère au premier stade hérité des parents. « Cette conscience morale, dit Freud, se comporte avec d'autant plus de sévérité que les sujets seront les plus vertueux si bien qu'en fin de compte, ceux-là s'accuseront d'être les plus grands pécheurs en quoi la vertu se voit frustrée d'une part des récompenses qui sont promises par le moi docile et ascétique. » « Nous connaissons deux origines au sentiment de culpabilité, ajoute-t-il, l'une qui est l'angoisse devant l'autorité [l'angoisse devant ce qui vient de l'Autre, les parents] et l'autre qui est postérieure et vient du surmoi. La première contraint l'homme à renoncer et la seconde, étant

donné l'impossibilité de cacher au surmoi la persistance des désirs défendus, poussant donc le sujet à s'autopunir. ⁴⁹» Vous saisissez donc là les racines de l'autopunition.

Il me semble très important de voir le lien entre les deux dimensions du surmoi. Il y a ce qui vient de l'Autre, ce qui se construit à partir des limites, de l'interdit et ce qui, au cœur même du sujet, lui fait reprendre pour lui-même les interdits de l'Autre pour en faire les siens propres et l'amener à l'autopunition. Ce sont les racines du sujet se regardant lui-même, se jugeant lui-même. Le jugement ne vient pas de l'Autre, il est interne. Étant interne, il ne porte pas seulement sur ce qu'on fait, mais sur ses propres pensées, ses intentions, d'où le côté encore plus ravageant de la chose. Alors, dire de la loi qu'elle est dans l'Autre, dans la fonction parentale ou dire qu'elle est en soi, ce n'est pas la même chose. Quand elle est en soi, sa fonction est beaucoup plus ravageante, le sujet se trouvant soumis à son auto-examen permanent. Dans cette seconde dimension, ce qui est obtenu, c'est l'incorporation du regard de l'Autre, ce qui nous joint à la modernité.

Le surmoi contemporain

L'incorporation du regard de l'Autre est un des points essentiels par lesquels nous pouvons saisir ce qui concerne le surmoi à l'époque actuelle. La logique de l'évaluation s'est beaucoup développée dans notre pays depuis une dizaine d'années : on voudrait non seulement qu'on soit évalué par d'autres, mais qu'on s'évalue soi-même. C'est le point crucial. Être évalué par d'autres, c'est ce qui arrive toujours, c'est inévitable, c'est la logique du lien social. Mais s'auto-évaluer, c'est tout à fait autre chose. La logique de l'évaluation va jusque-là. Elle vaut donc à créer en vous-même votre propre censeur. Nous voyons bien que c'est la conséquence de la défaillance de l'autorité traditionnelle qui ne nous demandait pas cela. Elle nous demandait d'obéir à des lois externes et les enfants savaient très bien faire pour passer à travers, faire semblant d'obéir plus ou moins et se débrouiller quand même. Tout le monde a vécu cela. Mais lorsque la loi est interne, c'est beaucoup plus difficile parce que c'est sans limites.

⁴⁹ Freud S, *Le malaise dans la culture*, Paris, PUF, 1995, p. 68 et 70. (Références dans la traduction de 2010 citée précédemment ?)

Vous ne pouvez pas échapper à votre propre évaluation, à votre auto-culpabilisation. C'est aussi, me semble-t-il, une des dimensions par lesquelles cette logique du surmoi aperçue par Freud est présente aujourd'hui. À l'époque où on se croit libéral, l'auto-évaluation vise à légiférer sur l'auto-incorporation du regard de l'Autre.

L'époque actuelle se marque d'un nouveau discours sur l'enfant, un discours qui prend la figure de l'expert qui dit comment il faut faire au nom de la science. C'est ce qui se développe dans toutes les logiques de la prévision, de la prévention, de la prédiction. Il se trouve que je connais un peu les questions de prédictions génétiques puisqu'à Genève, à l'Hôpital Universitaire, avec François Ansermet, nous travaillons sur les logiques à l'œuvre dans la prédiction génétique. Les prédictions portaient sur les yeux bleus, le cancer ou autre chose. Pourtant maintenant, cela va beaucoup plus loin avec la tentation de les appliquer dans le champ même du lien social afin de prédire sur les possibilités de futurs symptômes du sujet et de prévenir ces fameux risques. À l'époque précédente, les choses se définissaient au nom de l'autorité parentale, particularisée, marquée du désir des parents et donc structurante, humanisante. Ce n'est plus du tout la même chose avec un discours de l'universel, un *pour tous*, qui dit comment il faut être à trois ans, comment il faut manger, apprendre. Un *pour tous* qui édicte des normes tout à fait différentes de l'autorité parentale du temps où celle-ci avait un effet suffisant pour tenir les enfants sages. C'est pourquoi aussi les THDA, troubles de l'hyperactivité avec déficit attentionnel, sont devenus un symptôme moderne à l'époque où l'Autre ne fait plus tenir les enfants en place. Comme ils ne tiennent pas en place sous la seule intériorisation de la fonction de l'Autre, la réponse qui reste est de dire qu'il faudrait le médicament, la ritaline en particulier.

Quand j'ai commencé, donner des médicaments psychotropes aux enfants était presque considéré comme une faute éthique alors que cela peut être utile parfois. Il ne s'agit pas d'en faire la question d'un bien contre un mal, mais de voir la logique du discours. L'enfant est passé sous la coupe de cet universel du discours et sa particularité est en train de se dissoudre. Les lois d'après guerre sur la prévention de la délinquance reposaient entièrement sur l'idée que l'enfant était rééducatif. Aujourd'hui, on réintègre pourtant l'idée de la répression comme seul traitement possible pour certains sujets. Cette sorte d'inversion du discours en quelques années rend notre témoignage d'autant plus nécessaire. Je crois que c'est très important d'arriver à transmettre l'idée de pouvoir raisonner autrement que par l'universel.

Alors, comment travailler avec l'Autre de la bureaucratie sanitaire de notre époque ? La santé, vous remarquez que ce n'est plus tellement le problème des médecins, c'est devenu un problème politique qui actuellement s'amplifie avec l'organisation devenue déterminante en la matière. « Il faudrait rendre le maître moins con », disait Lacan. Aujourd'hui, le discours du maître est franchement débilisant parce qu'il fonctionne par l'universel uniquement. Plus il produit des universaux, plus nombreux sont les gens qui ne rentrent pas dans ces catégories-là. Plus vous créez de catégories pour prendre en compte les marginaux actuels, plus il y en a qui chutent en dehors de l'affaire.

Arriver à raisonner autrement que par l'universel, arriver à transmettre les effets de notre pratique en montrant comment nous travaillons avec tel sujet en particulier, c'est cela la dimension politique de notre action. C'est aussi le sens de mon livre *Le psychotique et le psychanalyste*⁵⁰. Nous pourrions dire aussi les effets de la rencontre dans une institution entre des enfants avec de gros problèmes, souvent, et des gens orientés par la psychanalyse. Je pense même que c'est notre devoir d'inclure cette dimension-là dans notre pratique, spécialement dans le champ de l'enfance, sinon le discours de l'universel va masquer ce que nous essayons de transmettre d'autre.

Pour revenir à notre question de la prévention, disons qu'elle met en valeur la fonction de notre époque qui est celle de l'expertise. C'est le S2, qui légifère au nom d'un universel *pour tous*, au nom d'idéaux généraux et généreux, *pour ton bien*. C'est sur ce point que la psychanalyse a tiré les leçons du contexte de notre époque. C'est ce que Lacan a fait en passant d'une conception du Nom-du-Père universalisée à une conception particularisée, c'est-à-dire, à chacun son Nom-du-Père. C'est contre l'expertise, contre l'universel du commandement pour tous. C'est d'avoir trouvé sa particularité, sa singularité même qui fait nouage entre les divers registres qu'un sujet pourra être un peu à l'abri des commandements, de l'impératif, et trouver un accord avec sa pulsion, s'y reconnaître au lieu de s'en défendre.

⁵⁰ Borie J., *Le psychotique et le psychanalyste*, Paris, Éditions Michèle, 2012.

Des repères pour la pratique

La psychanalyse aujourd'hui est une pratique qui va contre le savoir de l'Autre. En vue de la Journée de l'Institut psychanalytique de l'Enfant de mars 2013, dans sa présentation très enseignante du thème *L'enfant et le savoir*, Jacques-Alain Miller a justement porté l'accent sur le fait que l'enfant aujourd'hui est pris dans le savoir de l'Autre comme il ne l'a jamais été. Notre opération consiste d'abord à « éduquer l'Autre », c'est-à-dire à l'empêcher de prédiquer sur tout et à le contrer dans cette prétention. Ensuite, elle est de s'appuyer sur le savoir produit par l'enfant lui-même. Ce savoir n'a pas une dimension d'impératif puisqu'il vient du sujet lui-même. Il n'est pas externe, mais lié à son propre travail.

Dans un passage que j'aime beaucoup du Séminaire VIII sur le transfert⁵¹, Lacan explique très bien que c'est à travers la question même du transfert que l'enfant se construit. Il y a quelque chose du lien d'amour avec les parents comme modalité du transfert aussi. Voilà comment il présente cette question : il note que tous les enfants qui commencent à parler posent des questions un peu bizarres, des questions sans fin auxquelles nous n'avons pas la réponse. Ils interrogent le défaut de l'Autre à répondre et c'est parfois une façon de construire le lien à partir du défaut.

Si l'enfant vous pose la question *que suis-je ?*, dit Lacan, le pire serait de répondre qu'il est un enfant parce que « La réponse au *que suis-je ?* n'est rien d'autre d'articulable sous la même forme où je vous ai dit qu'aucune demande n'est supportée. » Autrement dit, pour que le désir puisse apparaître, il faut toujours dans la dimension de la demande faire apparaître le défaut de la réponse. Et il précise. « Au *que suis-je ?* il n'y a pas d'autre réponse au niveau de l'Autre que le *laisse-toi être*. »⁵² Je trouve ça formidable. Il continue en disant que « Toute précipitation donnée à cette réponse, quelle qu'elle soit dans l'ordre de la dignité, enfant ou adulte, n'est que ce dans quoi je fuis le sens de ce *laisse-toi être*. » Ce *laisse-toi être* est une bonne manière de nous guider, spécialement dans la pratique avec les enfants où l'Autre se définit de croire qu'il sait ce que c'est. Au fond, qu'est-ce qui anime la pédagogie, l'éducation depuis toujours ? Une angoisse devant la pulsion qui fait qu'on essaie de nommer cela pour

⁵¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001.

⁵² Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, op.cit., p. 288.

le réduire à une figure de l'Autre. Lacan nous indique que la meilleure réponse que nous ayons à fournir, la seule réponse qui ne soit pas surmoïque, c'est de ne pas qualifier le sujet, ne fut-ce que par la réponse *tu es un enfant* qui déjà le réduit à l'*infans*, celui qui ne parle pas. La meilleure réponse est de faire surgir, dans le lien même, la question de l'être comme devant se laisser être, c'est-à-dire ne pas se laisser prédiquer par l'Autre. Mais en même temps, par rapport à cette question de l'être, nous savons bien que dès lors que nous parlons, l'être se dissout dans l'existence d'un signifiant qui le nomme et a donc tendance à disparaître. C'est justement pourquoi il faut se laisser être pour que le signifiant ne fasse pas bouchon.

Lorsqu'on dit à un enfant *tu es un enfant*, on l'empêche de se laisser être, c'est-à-dire de trouver sa version de son mode de jouir, de son mode de faire avec la pulsion. Bien entendu, puisque c'est une question en lien à l'Autre, cela n'enlève nullement la réponse à donner. Dès lors que vous donnez une réponse, même du type *laisse-toi être*, c'est déjà une réponse, mais c'est une réponse qui vous oriente et qui ne fait pas bouchon. Vous voyez la différence ? Je pense que c'est avec un repère de cet ordre que nous pouvons traiter une partie au moins de la question du surmoi de notre époque qui se définit par le fait que l'on prédique sur l'enfant à tout va. On lui dit qui il est, comment il doit être, comment il doit faire, au nom de son bien, bien entendu. Je propose que ce *laisse-toi être* soit un peu notre repère dans la question du surmoi de l'enfant, une façon d'aménager, dans le vide ainsi créé, à la fois une orientation et un espace de construction.

Dans la préface à la thèse d'Anika Lemaire, Lacan dit que « le surmoi est le fils du discours », dans le sens où le discours, c'est la structure. D'une certaine façon, la structure commande. Quelle que soit la civilisation, la structure est là, elle ne change pas. Quelle que soit la pratique qu'on ait, c'est toujours la structure du sujet qui est en jeu. Mais la différence est que notre pratique orientée par la psychanalyse est antitotalitaire. C'est-à-dire qu'elle prend la structure par son défaut, toujours. Lacan a une dimension très prédictive. Il y a trente ans, il a dit qu'il y aurait une montée du racisme et de la ségrégation alors qu'il y en avait beaucoup moins que maintenant. Il avait entièrement raison dans sa prédiction mais il dit aussi que tout cela ne peut pas ne pas produire de symptômes. C'est cela notre biais. C'est prendre toujours les questions par le biais du « ça ne va pas ». Quelle que soit la question qui nous est posée, la solution qui nous est apportée, nous sommes toujours à nous demander où est le symptôme, par quel biais pouvoir prendre l'affaire pour essayer de trouver une version peut-être plus civilisée de la question.

Dans les autres discours, le point du « ça ne va pas » est toujours voilé ce qui a pour conséquence de produire un discours du maître universalisant. Lorsque le maître devient le savoir universel, nous avons affaire au discours universitaire dont j'ai parlé tout à l'heure avec sa logique d'expertise au nom du savoir de la science. Ce qui est en défaut dans le savoir, ce point d'impossible, est voilé dans ces autres discours. Alors que les psychanalystes, au contraire, se servent de ce point. La psychanalyse est une pratique par laquelle nous nous servons de l'impossible pour rendre possible quelque chose. C'est très différent de ce que nous disions tout à l'heure sur le permis qui devient obligatoire. Et c'est cela notre force.

Nous sommes là pour témoigner – aussi bien au niveau de chacun que du collectif – des ravages de cette manière de faire universalisante et aussi des solutions symptomatiques. Nous ne pouvons pas être en dehors du discours, sauf à flotter complètement, mais à l'intérieur même du discours, c'est-à-dire de ce qui est le lien social, il y a des manières différentes de faire. Le discours analytique apporte cette nouveauté radicale de mettre en jeu la force de l'impossible et du symptôme pour traiter certaines questions, impossibles à traiter autrement. Sinon, nous aurions une version purement mélancolique de la vie, un écrasement par la structure, par le discours dominant. Être les déchets de l'affaire, ce serait vraiment mélancolique. Il s'agit de montrer qu'au contraire, s'il y a des déchets, nous sommes là pour permettre d'en extraire quelque chose, une nouvelle version de civilisation. C'est ce que j'ai essayé de dire dans mon livre, par exemple dans le chapitre sur l'autisme, à partir de l'expérience et pas seulement comme construction théorique.

Un symptôme contemporain, l'évaluation

Je voulais m'arrêter là pour l'instant, mais j'ai oublié une chose, même plusieurs. Il y a quelques années, j'avais fait un petit papier qui était passé dans une revue de l'École, au moment où l'évaluation était venue se porter sur les enfants. Quelqu'un que je connais de réputation, le professeur Berger, médecin chef de pédopsychiatrie du CHU de Saint-Étienne, avait inventé l'évaluation des enfants par le prélèvement de salive. Je ne sais pas si vous connaissez ça. Il a eu l'idée que, pour le bien des enfants, on pourrait aller dans les crèches où sont rassemblés les tout petits et mesurer

leur degré d'angoisse, de stress en fonction de l'hypothèse que les parents sont dangereux et pour mesurer la dangerosité des parents, le critère trouvé était le prélèvement salivaire sur les enfants. Il ne s'agit plus de la question de l'autorité. Celle qui est posée, c'est celle de l'évaluation, avec cette idée qu'en France, nous sommes en retard.

Voici comment était présenté ce test à l'hôpital Bellevue. *Existe-t-il des critères d'évaluation susceptibles de diagnostiquer l'ampleur du désordre dans lequel vit l'enfant et la nuisance de son milieu familial ? Il existe en effet des critères très précis, mais ils sont ignorés en France. Nous proposons pourtant un outil adapté à la mentalité des français, à l'Hôpital Bellevue, avec cent soixante-dix enfants. Il permet d'évaluer si un enfant doit être séparé de ses parents, mais en France malheureusement, l'évaluation des enfants se fait selon le feeling, ce qui est désastreux.* Cette méthode formidable, c'est donc un test salivaire censé détecter par un dosage, le cortisol – l'hormone impliquée dans le stress. Nous voyons bien là comment la fonction du savoir apparaît. J'avais répondu qu'il est peut-être possible de parler aux enfants autrement que comme à des rats de laboratoire.

À Genève, la question de l'évaluation est envisagée plus subtilement. Précisons qu'il y a là l'héritage du protestantisme et de la philosophie des Lumières, que Genève est aussi la ville de l'humanitaire où ont été inventées la Croix Rouge et les organisations internationales et que par rapport à sa population globale, la population étrangère et internationale est la plus importante. Il y a un mélange du discours universel du bien, de l'humanitaire et puis les déchets du monde entier, les ratages de toutes sortes qui aboutissent là. C'est un *melting pot* assez étrange mais la marge de travail est relativement importante pour qui sait s'intéresser au symptôme singulier. Donc parmi les enfants perturbés que je rencontre, quatre sur cinq sont des étrangers avec des symptômes d'un type un peu étonnant. Il y a un espace de travail parce que la logique n'est pas uniquement évaluative, ni pire encore, auto-évaluative.

Le Québec est relativement résistant par rapport au Canada anglophone entièrement américanisé. Pourtant, dans une des institutions psychiatriques où je suis allé, j'ai rencontré l'équipe qui m'a expliqué que le travail était axé sur le social et le médical pour que des psychotiques

trouvent une place dans la société. La dimension clinique, c'est-à-dire la singularité des sujets, semblait leur échapper tout à fait. Traitée au niveau des signifiants maîtres du lieu – social plus médical, signifiants qui par ailleurs ont leur pertinence – la dimension du symptôme singulier est complètement évacuée. Et une fois de plus, c'est là que nous venons chercher notre petite place. En fait, si les membres de l'équipe parlent d'un patient précis, cela change. Nous avons alors affaire à de la clinique, à du un par un. Aussitôt se construit un autre regard sur le sujet. Le symptôme apparaît dans sa singularité à condition de quitter les positions universalisantes. C'est comme cela que nous pouvons essayer de traiter la question.

En Italie, c'est un autre problème : toutes les institutions publiques ont disparu suite à l'histoire de Basaglia que vous connaissez, à une époque où l'antipsychiatrie a poussé à détruire la psychiatrie traditionnelle en supprimant les asiles et en libérant les malades. Résultat ? Ils sont devenus SDF ou ils sont en prison. Il reste des institutions privées, soit de type capitaliste, lucratif, fonctionnant essentiellement avec le côté médical de l'affaire, soit les institutions les plus accueillantes pour le discours analytique, les institutions religieuses. J'ai fait une présentation de malade dans une de ces institutions accueillant des enfants. Il n'y avait que des religieuses au premier rang, très attentives et s'intéressant au particulier. C'est sans doute un effet de la religion catholique de s'intéresser à la particularité et aussi à la faute.

Ces exemples pour vous dire que quels que soient les contextes notre position de psychanalyste est toujours du côté du symptôme du sujet, du symptôme singulier. Sans cela, nous perdons notre boussole. Des discussions de type idéologique ne servent à rien. Il faut la boussole du comment faire avec tel sujet.

Le destin du surmoi

Il y a trente ans, Lacan disait que « Jouis ! » est un des noms du surmoi. Il avait alors pointé ce qui apparaît progressivement dans les règlements sur les modes de satisfaction. Un des symptômes contemporains, le plus tangible, c'est l'addiction. Autour de l'addiction se créent des recommandations autour du mode de jouir. Le surmoi interdictif est devenu un surmoi prescriptif. Là où dans sa grande sagesse la loi se contentait

d'interdire, elle a maintenant tendance à prescrire. Beaucoup de règlements fleurissent pour dire ce qu'on peut faire avec l'idée sous jacente d'écrire à long terme une sorte de réglementation généralisée. Nous sommes déjà un peu au-delà de *ce qui est permis est obligatoire* formulé par Lacan. C'est comme si le savoir devenait lui-même prescriptif et devait s'étendre à toutes les modalités de l'existence. Le surmoi du XXI^e siècle n'est-il pas cette extension d'un savoir qui dirait ce qu'il faut faire de notre existence en général et des modes de satisfaction en particulier ?

Le surmoi, autant ne pas avoir une idée idéaliste de la question, cela ne disparaît pas. Lacan le dit à sa façon dans un de ses derniers séminaires, *L'insu*⁵³, je crois. Il dit que son surmoi, c'est ce qui le pousse à enseigner, c'est même diabolique, il ne peut pas s'en passer. Il ne peut pas ne pas le faire. Une certaine contrainte existe toujours, mais dans laquelle des modulations se trouvent. C'est l'idée des nouages que Lacan amène. Il s'agit de faire tenir ensemble des choses, mais il faut voir sur quel point mettre l'accent.

Une forme du surmoi radical a été amenée dans la religion chrétienne par le commandement *tu aimeras ton prochain comme toi-même*. Comme le précise Freud, au cœur même de la logique de l'amour se loge une contrainte impossible. S'aimer soi-même relève déjà du plus haut empêchement. Aimer le prochain comme figure de soi-même est donc une tâche impossible et nous revient toujours comme une faute. C'est ce que nous entendons dans l'analyse très souvent et c'est un des ressorts de la névrose. En plus de la dimension du *il ne faut pas* de l'interdit classique, *tu ne convoiteras pas la femme de ton voisin*, la tradition chrétienne amène une dimension de commandement et de mort qui fait la difficulté à trouver un aménagement dans le lien social. Dans le registre de l'interdit, un moyen de faire se trouve toujours tandis que dans le registre du commandement interne, c'est sans limite. Le surmoi contemporain est en quelque sorte plus difficile au sujet que l'interdit classique.

C'est ce que la clinique moderne met en relief à travers des phénomènes comme l'addiction.

⁵³ Lacan J., « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », 1977, *Ornicar ?*, bulletin du Champ freudien, n°14, 1978.

Dans l'addiction, nous avons affaire à un mode de commandement par l'objet. C'est une logique où l'objet commande le sujet qui ne peut se passer de son objet. C'est un mode de commandement infini, sans limite puisque chaque prise ne le satisfait pas et ne fait qu'appeler la suivante. Les débats sur la dépénalisation montrent que l'Autre n'a effectivement même plus l'idée de pouvoir empêcher cela tant le sujet est connecté à son objet. C'est la même chose pour les parents qui voudraient empêcher leurs enfants de regarder leur téléphone portable et qui savent bien qu'ils n'y arriveront pas. Là aussi, c'est l'objet qui commande. Il s'agit cependant de trouver des modalités de limite, de nouage qui font que quelque chose ne va pas se développer dans cette dimension addictive.

Alors que la jouissance moderne est un point de toujours plus, la psychanalyse essaie de produire par le symptôme une limite pour contrer l'infinitisation. Le but d'une analyse, c'est quand même de produire une satisfaction. Un point d'arrêt. Ça suffit. Satisfait. À mon avis, c'est là-dessus que nous avons à soutenir l'éthique psychanalytique, éthique de la satisfaction différente pour chacun. Chacun va trouver la singularité de son point de satisfaction qui n'est pas une limite qui empêche ou qui produit du toujours plus. C'est une limite qui rate toujours son entreprise puisque la satisfaction renvoie aussitôt à son insatisfaction et appelle à recommencer. Il s'agit de trouver par le symptôme un certain nouage de la pulsion qui permette de trouver une satisfaction qui est à la fois une satisfaction au sens de *ça convient* et aussi de *ça suffit*.

C'est justement sur ce point-là que J.-A. Miller opposait ravage et symptôme. Le ravage, le reproche incessant est une fonction de l'infinitisation alors que le symptôme est un point d'arrêt, porte la marque du ratage et aussi celle de la limite. Le symptôme peut durer par exemple sur le mode de l'enseignement. Quand Lacan dit *je ne peux pas m'empêcher d'enseigner*, c'est un symptôme qui inclut le rapport à l'Autre. C'est un nouage entre l'intime et le social, entre la jouissance de la pulsion et le lien à l'Autre. Une manière de se satisfaire de la pulsion et en même temps du lien à l'Autre est une connexion difficile à trouver mais c'est ce que peut apporter d'unique la psychanalyse.

Le surmoi contemporain n'est pas lié à la transgression qui suppose que l'Autre soit bien fixé. Mettre la transgression au premier plan, c'est croire encore en l'Autre. Il n'y a idée de transgresser, de provoquer que si l'Autre de l'interdit existe et il est inconsistant aujourd'hui. C'est la

jouissance directe qui compte, la connexion du sujet à l'objet. Ce sont plutôt les objets du monde qui commandent le sujet et c'est le discours libéral qui l'emporte. Le surmoi moderne est un surmoi *pour ton bien* et c'est souvent le pire parce que le sujet se sent inapte. Le discours d'autoproduction actuel, *on est artisan de sa propre vie*, est terriblement culpabilisant. Il vaut mieux quand même penser qu'on est produit par l'Autre, un petit peu. Au moins, il est possible de s'en plaindre. Si vous êtes produit par vous-même, vous êtes tout de suite sous votre propre regard plutôt raté quand même, comme un déchet et vous en êtes la faute, vous l'incarnez sans pouvoir même en demander raison à l'Autre.

Au CPCT à Lyon, nous travaillons avec des sujets dits précaires. Nous voyons comment le discours moderne les écrase complètement. Par exemple leur dire que *pour être intégré, il faut travailler* alors que le travail est un problème en soi pour la plupart de ces sujets. Le seul fait de parler avec un analyste, ne serait-ce que quelques fois, les soulage du poids de ce discours. Cela produit des effets extraordinaires, y compris le fait d'arriver à trouver du travail puisqu'on ne leur demande pas de le faire. C'est à peine caricatural.

La logique sociale actuelle laisse apparaître une certaine dimension surmoïque dans la façon dont sont traités les sujets qui n'arrivent pas à rentrer dans le moule classique. À l'ANPE, il arrive qu'une question du genre *que diriez-vous de vous-même* puisse être posée à quelqu'un qui cherche du travail. Le sujet ne sait pas quoi dire, il en reste sans voix. Il est possible de penser que ce genre de question convient, mais c'est tout à fait terrifiant pour un sujet. C'est une modalité du surmoi *soft* qui peut être vraiment terrible.

Notre fonction de psychanalyste, c'est de manier le *laisser être* dont j'ai parlé tout à l'heure, d'organiser une sorte de creux dans la langue. Dans ce vide, le sujet pourra trouver les signifiants qui vont lui permettre de contrer ceux de la langue impérative de l'Autre vécu comme un surmoi tyrannique qui l'écrasait. Il pourra aussi trouver son appui, c'est-à-dire son symptôme qui momentanément va le reconnecter à quelque chose de l'Autre. C'est une dimension de notre expérience. C'est précaire, bien sûr, mais nous n'avons pas l'intention que ce soit autre chose.

Transcription non relue par le conférencier, SF et RH

L'adolescence comme moment pour se faire un corps Jacques Borie

Conférence prononcée à l'Antenne Clinique Uforca-Dijon le 3 juin 2016,
et publiée avec l'aimable accord de Nicole Borie que nous remercions très vivement.

« Tout part de l'opacité sexuelle »

Jacques Lacan à Lyon, 1967

*« De partir de là, on a une chance
de trouver une version civilisée du lien à l'Autre »*

Jacques Borie à Dijon, 2016

L'adolescence porte la marque de l'option d'un réel dans le corps qui démonte les fictions héritées de l'enfance et laisse le sujet sans le support de l'Autre. Dès lors, comment se faire un corps à partir de ce trou ? Le thème de votre année, « Se faire un corps », pose avec acuité un certain nombre de questions :

– « Se faire » indique que ce n'est pas une donnée. Ce qui est une donnée pour nous tous, c'est l'organisme qui ne nous différencie pas de l'animal, mais pour faire avec un organisme un corps, il faut toute une opération symbolique et imaginaire. Cette opération transforme à la fois la chair et l'instinct, le propre de l'animal qui n'a pas la parole, en corps de l'« être parlant », ce qui n'est pas sans poser de questions.

– « Se faire » peut s'entendre sous le mode d'une dimension autoproduite, je dirais presque autoérotique de la construction du corps comme si cette opération ne devait rien à l'Autre, ce qui est pour le moins forcer les choses. Nous verrons avec la logique aussi que c'est d'une certaine façon parler de la pulsion.

– Quant à parler de cela en lien avec l'adolescence – question récente, disons du XIX^e siècle – c'est une problématique particulièrement aigüe de notre époque. Auparavant, la structure symbolique était suffisamment ancrée pour que le passage de l'enfance à l'âge adulte se fasse par le seul effet des transmissions traditionnelles. L'adolescence ne constituait pas une épreuve particulière ni même un problème spécifique. Donc, si elle apparaît à la fin du XIX^e siècle comme une spécificité, spécialement sous les modalités de la fameuse « crise », c'est bien que quelque chose de l'ordre symbolique déjà ne tient plus pour assurer cette transmission.

La fin des empires

L'invention de l'adolescence est contemporaine de l'invention de la psychanalyse. Le point commun est qu'il fallait que quelque chose de l'héritage paternel soit en défaut pour qu'apparaisse cette faille dans la façon de faire avec son corps et avec la jouissance qui s'en dégage. C'est ce que note Lacan en indiquant que Freud est apparu au tournant du XX^e siècle, justement à cette époque où les empires ne tenaient plus tout à fait le coup – celui du règne de la reine Victoria dans le monde britannique et celui des Habsburg dans le champ germanique. Fin des empires donc.

Le règne de la reine Victoria a bien illustré la question particulière de l'adolescence : au XIX^e siècle, l'empire britannique met en place de façon radicale et systématique l'institution des collèges, pour les garçons spécialement. C'est là que s'inventent le football et le rugby pour réduire la jouissance des garçons quand on commence à s'inquiéter de ce qu'elle pourrait devenir sans but proposé, sans orientation donnée à cette pulsion naissante, sans la canaliser dans un dispositif qui l'oriente vers le Un de l'empire. L'empire, c'est la fiction qui permet de diriger cette libido collectivement vers le Un. Les garçons y sont spécialement disposés puisque, comme le note Lacan après Freud d'ailleurs, côté garçons, faire groupe, faire équipe, faire tous pareil est spécifique aux garçons qui ont l'instrument phallique pour s'identifier. Ces inventions du XIX^e siècle, le sport collectif pour tous en particulier, sont donc une tentative de traiter la libido de l'adolescent pour éviter qu'elle se disperse, nous pourrions presque dire au sens littéral du terme, l'onanisme étant la grande peur du XIX^e siècle. Évidemment, côté filles, c'est beaucoup plus compliqué parce

que c'est difficile de collectiviser les filles qui vont plutôt par deux que par groupes, comme le dit Lacan. Les diverses époques n'ont pas été capable de produire d'autres modèles que celui de la vierge, la mère, mais qui ne peut pas répondre à la libido de chaque une. C'est pourquoi l'éducation des filles a toujours été un problème particulier, pour l'église notamment, qui se méfiait toujours des filles un peu folles, que ce soit des mystiques ou d'autres qui pouvaient déranger l'ordre établi, disons, phalliquement.

L'adolescence, question récente

Cette apparition de l'adolescence comme une question au tournant du XX^e siècle, Rimbaud l'a mise en valeur à sa façon avec sa tentative de définir le poète, l'adolescent, à partir de sa formulation « Je est un Autre », et de saisir justement l'altérité en soi et non pas l'identité. C'est pour nous une indication précise et précieuse sur ce que ce moment spécifique réveille de la question du corps.

Comme vous savez, ni Freud ni Lacan ne font de l'adolescence un concept psychanalytique. Ils peuvent évoquer la question à l'occasion, mais pas du tout pour en faire une spécificité. Freud dans son ouvrage princeps *Trois essais sur la théorie de la sexualité*⁵⁴ écrit un chapitre qui s'appelle « Les transformations de la puberté ». Le mot qui domine, c'est puberté et non pas adolescence. Ce n'est pas la même chose. La puberté c'est le phénomène physique, somatique. C'est le réveil de la libido qui est héritée de l'enfance mais qui a subi, comme Freud le décrit, une période de latence. Que Freud appelle ce réveil de la libido « les transformations de la puberté », cela a le gros avantage de ne pas en faire une notion psychosociologique comme l'adolescence. Cela pose la question de ce qu'est un corps lorsque la pulsion se réveille et qu'elle montre que l'héritage de l'enfance ne suffit pas à traiter ce dont il s'agit dans le corps de chacun. Autrement dit, c'est la question de ce qui est traumatique dans la sexualité

⁵⁴ Freud S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, 1905 pour la première édition allemande, puis des versions remaniées en fonction des avancées nouvelles, 1910, 1915, 1920, 1922, 1924.

de l'enfant comme de l'adolescent. L'éveil de la pulsion et du sexuel n'est en soi pas forcément traumatique. Ce qui est traumatique, c'est le défaut de savoir comment faire avec. Le trauma est à l'interface de la langue et de la parole, comme trou, et c'est pourquoi Lacan pouvait dire *troumatique*. Ce qui est traumatique, c'est d'éprouver une poussée libidinale sans savoir le mode d'emploi de la chose, sans savoir le mode d'emploi sur son propre corps et encore moins par rapport au corps d'un autre ou d'une autre. C'est ce qui distingue fondamentalement bien entendu les êtres parlants des animaux qui sont soumis à la même règle de la maturation sexuelle, mais qui ont le programme pour appliquer ce qui leur arrive.

Autrement dit, le fait d'être parlant, c'est vraiment un défaut, un défaut de savoir, un défaut de savoir quoi faire de son corps. L'adolescence apparaît à ce moment-là et radicalise un peu sa différence quand il n'y a plus le support de la transmission de ce que c'est que d'être homme, femme, garçon, fille, quand il n'y a qu'une vague idée de la fonction de la chose et de l'identification que cela suppose. Il y a un corps – le corps est du registre du il y a, ce n'est pas une question, c'est une présence d'un corps pouvant jouir – et il y a certes l'appareil du langage. Mais entre les deux, il y a un trou dont il s'agit de voir comment chacun peut se débrouiller.

Une crise permanente

L'adolescence a souvent été présentée d'une façon psychologique comme une crise et souvent sous le mode de l'opposition aux parents, à la famille, à la société, à tous les autres. C'était à l'époque où l'Autre avait une certaine consistance. C'est pourquoi Freud peut présenter le problème comme un conflit. Mais notre époque marque une différence radicale, à savoir que l'adolescence est bien une crise, mais pas au sens du conflit. Il faut bien saisir la différence. Le conflit, c'est un rapport à l'Autre. Les gens qui avaient vingt ans en 68 rêvaient de partir de la famille pour être l'Autre a fondamentalement évolué vers quelque chose qui n'est pas vraiment conflictuel. Ce qui vient au premier plan, c'est l'embarras avec la jouissance, c'est le corps lui-même qui fait problème.

Que faire de ce corps qu'on a ? Le corps qu'on a est aussi un corps comme étranger. C'est un avoir paradoxal, sur le mode de l'étrangeté. Ce n'est pas parce qu'on se reconnaît dans son image comme le stade du miroir a permis de le penser, ce n'est pas parce que c'est articulé à l'Autre, dans l'écriture des discours par exemple, que cela nous dit quoi faire. La libido dépasse ces structures symbolico-imaginaires et produit toujours un trou quant à l'usage du corps.

Aujourd'hui, s'il y a une crise de l'adolescence, ce n'est pas au sens de l'opposition. La notion de crise, nous pouvons la faire évoluer. Vous vous souvenez de cette phrase – « Le moi se pose en s'opposant » – du philosophe Johann Fichte qui développait une thèse de l'affrontement à l'Autre comme fondateur d'une identité. Cela ne se présente pas du tout comme cela aujourd'hui. Ce n'est plus une crise au sens de l'opposition, ou bien au sens d'un ordre symbolique qu'il y a, qui vous donnait votre place, qui ne tient plus, et qui vous fait inventer une construction qui va rétablir l'ordre. Ici, la crise est pensée comme « un moment entre deux états stables » comme le disait Hannah Arendt.

Aujourd'hui, il me semble que le mot « crise » n'est pas pertinent parce que justement il n'y a plus d'états stables : c'est la question de la jouissance qui vient au premier plan, c'est-à-dire le corps sans Autre. Et dès lors que nous sommes dans la question de la jouissance qui suppose bien sûr un corps, l'équilibre est toujours instable puisque c'est le propre de la jouissance de n'être jamais la bonne. Pour reprendre la distinction de Freud entre principe de plaisir et au-delà du principe de plaisir, le principe de plaisir vise à un équilibre, une homéostasie, un état pacifique, alors que l'au-delà du principe de plaisir est toujours une transgression de cet état. Donc, la jouissance instaure un au-delà sans limite et parce que c'est sans limite, ce n'est jamais stable et ne produit pas une véritable satisfaction. Je vais revenir sur ce terme de « satisfaction ».

Donc, on peut parler de crise, mais c'est une crise permanente. La crise, c'est le rapport du sujet parlant à sa jouissance, ce n'est jamais la bonne. Dès qu'il l'éprouve, il éprouve que ce n'est quand même pas ça, même s'il en jouit. Il y a toujours un fond de « ce n'est pas ça » qui est la conséquence du fait que étant parlant, nous avons perdu la jouissance qui serait la bonne, qui serait celle de l'animal qui n'est justement pas perturbé par le langage. Et Freud, en effet à l'époque, prisonnier de la logique du conflit présente le symptôme comme un conflit entre la libido, la pulsion

et les impératifs, les exigences de la civilisation. La sexualité se construisait dans une une logique œdipienne, fondée sur l'interdit d'un côté sur l'identification comme promesse de l'autre, donc liée à une fonction symbolique qui structure le temps.

Une fable du II^e siècle : Daphnis et Chloé

À ce propos, il y a une jolie référence que vous connaissez peut-être, c'est un roman grec du II^e siècle qui s'appelle *Daphnis et Chloé*. Il est cité par Lacan dans le Séminaire XI comme l'exemple même de la débilité de l'humain quant au sexe. Il conclura qu'il n'y a pas de lien « naturel » entre l'homme et la femme.

« [...] ce qu'il faut faire, comme homme ou comme femme, l'être humain a toujours à l'apprendre de toutes pièces de l'Autre. J'ai évoqué là la vieille femme du conte de Daphnis et Chloé, dont la fable nous représente qu'il est un dernier champ, le champ de l'accomplissement sexuel, dont en fin de compte, l'innocent ne sait pas les chemins. »⁵⁵

Je vous conseille ce texte très ancien qui a un fond d'ironie permanent. L'ironie a une puissance positive pour nous, elle démonte le savoir de l'Autre comme Socrate le faisait déjà, elle démonte le savoir de celui qui croit qu'il sait comment il faut faire. À l'époque moderne, Lacan a attribué de la valeur à l'ironie propre au schizophrène, toujours prêt à montrer que l'Autre est inconsistant contrairement à ce qu'il peut croire...

Daphnis et Chloé sont deux gentils adolescents du monde grec de l'Antiquité, gardiens de chèvres et de boucs. Ils passent des moments ensemble et s'aperçoivent qu'ils s'intéressent l'un à l'autre. Ils couchent ensemble, au sens de dormir l'un à côté de l'autre, il ne se passe rien du tout.

⁵⁵ Lacan J. , *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1973, p.186.

Eux qui ont eu l'occasion d'observer tout le manège sexuel du champ animal, quand même, cela leur pose question et vient un moment où ils ironisent. Mais vraiment, dit le garçon à la fille, nous sommes plus bêtes que les chèvres et les boucs, nous ne savons pas quoi faire de nos corps. Ces deux jeunes gens se plaisent, ont tout pour que ça marche, mais au moment où il faudrait faire quelque chose de plus concret avec leur corps, ils sont paralysés par cette question de l'usage même alors qu'ils connaissent bien les fonctions de la copulation qu'ils ont observées chez les boucs et les chèvres qu'ils gardent toute l'année. Pas de névroses, pas de questions tourmentées chez les animaux qui se débrouillent avec l'instinct de la nature. Chez ces jeunes gens qui se posent des tas de questions sur comment faire ensemble, ce n'est pas de l'inhibition, c'est un défaut de savoir y faire. Ils vont finalement le demander à une vieille femme. Ils sont obligés d'aller chercher auprès d'une ancienne une sorte de sagesse qui les met sur la voie. Donc, l'adolescence illustre spécialement que le corps est dénaturé par la parole qui n'est pas un code mais qui donne essentiellement lieu à l'équivoque.

Freud en introduisant la sexualité infantile, en disant que l'enfant est un pervers polymorphe, a bien montré que l'enfant aussi avait affaire au problème. Toutes ces questions qui viennent à l'enfant sont résolues par ses inventions, les théories sexuelles infantiles. Il n'y a pas de réponses sinon celles qu'on invente. Les théories sexuelles infantiles qui sont des fictions, on peut même dire des délires, servent à pacifier le problème pendant quelque temps. Le réel du sexuel – on le voit très bien chez le petit Hans lorsque l'érection lui vient alors qu'il n'a que cinq ans et que se déclenche son angoisse – le réel du sexuel en tant qu'il fait trou dès l'enfance, est traité par des fictions, des petites histoires que s'inventent garçons et filles, et qui permettent de patienter en attendant la suite. Or, que fait l'adolescence avec cette transformation de la puberté ? Elle vient faire un trou dans toutes ces fictions, dans ces inventions familialistes, ces petites histoires qu'on se racontait. Quand l'adolescent se retrouve avec le réel de la puberté poussant dans son corps, il s'aperçoit que ces fictions n'ont aucun poids pour lui dire quoi faire avec l'« Autre » qui peut s'entendre au sens de l'Autre comme partenaire, mais aussi au sens de son propre corps comme étranger. À la fin de son enseignement, Lacan dira que « l'Autre, c'est le corps ». C'est une certaine équivoque qui mérite justement qu'on s'y intéresse, qui marque la véritable altérité. Le corps qu'on croit qu'on a est aussi une fiction puisqu'on y croit.

Mathème de la modernité : $a > I$

Ce trou fait dans les fictions héritées de l'enfance par l'éruption de la puberté montre aussi ce qu'est notre époque, au sens où notre époque met en valeur la jouissance sans l'Autre. Dans un mathème que Jacques-Alain Miller propose comme étant celui de la modernité, il écrit que l'objet est plus grand que l'idéal : $a > I$. Ce qui nous rivaît à l'idéal, c'était à la fois la dimension d'interdit et la dimension d'identification. Avec l'adolescence que nous pouvons dire « symptôme de notre époque » en même temps qu'elle la révèle, nous pouvons mettre en avant l'objet comme support du réel de la jouissance, comme bien qui domine la version idéale qu'on peut avoir de son propre corps. D'où le problème : comment faire avec son double de jouissance lorsque rien dans l'Autre ne l'organise, ne le transcrit dans un discours, dans un processus symbolique ? Autrement dit, comment se faire un corps sans le secours du discours déjà là, du discours établi ?

Le discours établi n'était pas sans rapport avec l'interdit. Qu'est-ce au fond que l'interdit ? L'interdit, c'est une façon de construire un espace des possibles, c'est ce qui crée le désir aussi. C'est dit entre les mots et aussi bien Moïse que Saint Paul le savaient très bien en nous édictant leurs commandements. *Tu ne convoiteras pas la femme de ton voisin*. L'interdit, c'est une façon de situer un rapport dialectique à l'Autre. Les adolescents savent, savaient très bien faire avec ce qui est interdit et s'en satisfaire aussi. Un interdit, ce n'est pas du tout simplement un empêchement. C'est une façon de faire un lien dialectique dans les espaces, les interstices de l'Autre. Rappelons-nous, mai 68 est né à Nanterre, du fait d'un interdit. Le premier mouvement qui nous a fait croire à la révolution sexuelle, spécialement pour la jeunesse, est né à Nanterre. Il a été déclenché parce qu'il était interdit que les garçons aillent dans le bâtiment des filles. Nous avons cru, spécialement la jeunesse a cru que grâce à ce que nous avons appelé la révolution sexuelle, nous allions être libérés des interdits et pouvoir jouir tranquillement. Le programme n'a pas vraiment été respecté.

Lacan s'adressait beaucoup à la jeunesse après 68. Dans *Télévision*⁵⁶, Jacques-Alain Miller l'interroge sur la rumeur de l'époque qui met la cause dans l'Autre. « Il y a une rumeur qui chante : si on jouit si mal, c'est qu'il y a répression sur le sexe, et, c'est la faute, premièrement à la famille,

⁵⁶Texte émis dans une émission diffusée sous le titre *Psychanalyse*, réalisée par Benoit Jacquot, en janvier 1974 pour l'ORTF. J. Lacan répond à J.-A. Miller qui l'interroge.

deuxièmement à la société, et particulièrement au capitalisme. La question se pose. » Lacan répond : « La gourmandise dont [Freud] dénote le surmoi est structurale, non pas effet de civilisation, mais “malaise (symptôme) dans la civilisation”. »⁵⁷

Autrement dit, le surmoi n'est pas un interdit, il est un pousse-à-jour. Ça renverse la valeur qu'on croyait du surmoi. C'est le refoulement qui produit la répression et non pas le contraire. À partir de ce passage de l'ère du discours à celle du hors discours, ce à quoi nous avons affaire, c'est à la jouissance qui n'est réglée que par l'objet. Le discours, c'est ce qui articule le corps et le langage. Vous n'êtes pas dans le registre du discours lorsque vous avez le corps en premier plan, sans le mode d'emploi par la construction symbolique. Vous n'avez donc aucune régulation a priori, aucun point de limite. C'est alors le passage de l'interdit à l'impératif. Ce qui était interdit et qui permettait de jouer avec l'interdit afin de s'en satisfaire, devient un impératif. C'est pourquoi Lacan parle de surmoi comme « gourmandise », au sens ici de ce qui pousse toujours à en faire plus. Jouis ! Le sexuel passe sous le régime du « encore », c'est-à-dire d'une certaine infinitude, ce qui produit beaucoup d'inconvénients.

Vous avez peut-être vu le documentaire sur l'histoire de l'Université de Vincennes qui passait sur la chaîne Arte. Après 68, vous savez que le pouvoir a créé une université à Vincennes pour isoler tous les contestataires dans un lieu en dehors du centre-ville et les laisser faire leurs histoires entre eux sous le style de la rénovation pédagogique. Cela a duré quelques années mais s'est terminé sous le mode de la destruction de cette université qui a été normalisée par la suite. Lacan, lorsqu'il va là-bas, interprète ce qui se passe en disant à ceux qui se pensaient révolutionnaires : « Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaires, c'est à un maître. Vous l'aurez. »⁵⁸ Il interprète encore d'une autre façon : « Le régime vous montre. Il dit – *Regardez-les jouir.* »⁵⁹ C'est-à-dire qu'au moment où l'on croyait se libérer, là où on se croyait libre par rapport à l'Autre, on créait

⁵⁷ Lacan J., *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 47-48. Texte publié aussi dans Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 529-530.

⁵⁸ Lacan J., « Impromptu », prononcé à Vincennes le 3 décembre 1969, publié dans « Analyticon », Annexe A, *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1971, p. 239.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 240.

une nouvelle modalité d'une jouissance qui tournait en rond, ce qui est le propre de la révolution, sans pouvoir déboucher sur autre chose que du jouir entre soi. C'est pourquoi Lacan a toujours mis en doute le concept même de révolution, simplement à l'entendre.

Pensons par exemple, pour les adolescents, à la fonction de la pornographie. Aujourd'hui, il n'y a pas un gamin de treize ans qui n'ait vu un film porno. C'est partout sur internet, ça déborde. Ce n'est plus du tout le mode du cacher, interdire, mais au contraire le mode de l'exhiber obligatoire. Si vous ne le faites pas, vous êtes mal vu par les copains. Le propre du porno, c'est quand même d'être silencieux. Il y a une exhibition du corps mais il n'y a pas de mots. Dans ce genre de spectacles, le dialogue est réduit à zéro. Donc, il y a un impératif de la monstration silencieuse. La jouissance s'exhibe faute de pouvoir se dire et débrouillez-vous avec ça. Ce qui vient au premier plan, c'est la fonction de l'objet coupé de l'Autre, contrairement à une certaine version de la pulsion qui a été produite dans l'enfance.

Qu'est-ce en effet que la pulsion pour le petit enfant ? C'est à la fois un mode de jouir, localisé, partiel et une forme de lien à l'Autre. Si on prend l'exemple même de la pulsion orale qui est la base de la construction de Freud, cela part à la fois du corps puisque c'est une ouverture de la bouche pointée vers la poussée, comme le dit Freud, qui va chercher dans l'Autre, la mère, non pas l'objet mais la coupure entre le corps et l'objet. La pulsion découpe sur le corps de la mère l'objet oral dont elle doit pouvoir se séparer, dont elle doit pouvoir manquer et cela produit en retour sur le bord des lèvres un effet de jouissance que Freud appelle la succion. On a une structure qui est à la fois une structure de jouissance, qui organise le corps autour d'une zone érogène, et qui en même temps doit passer par l'Autre, à condition que l'Autre ait quelque chose à céder. Cela s'appuie sur le manque de l'Autre pour produire un effet de jouissance corporelle localisée. Le sujet, c'est celui qui va choisir dans son mode de jouir, une préférence pour l'objet oral ou l'objet anal comme dit Freud, et Lacan ajoutera le regard et la voix comme objets. C'est avec ces objets que le sujet va construire son fantasme, son lien à l'Autre, sa fenêtre sur le monde et sur les autres. Le problème, donc, à l'adolescence, c'est que l'objet se retrouve en quelque sorte coupé de cet appui de l'Autre. Je vais essayer de vous expliquer cela comme Lacan le fait dans son dernier enseignement.

Logique du discours capitaliste

« Ce qui distingue le discours du capitalisme est [...] – la *Verwerfung* – le rejet en dehors de tous les champs du symbolique [...] de la castration. Tout ordre, tout discours qui s'apparente du capitalisme laisse de côté ce que nous appellerons simplement les choses de l'amour, mes bons amis. Vous voyez ça, hein, c'est pas rien. »

C'est ce que dit Lacan dans *Je parle aux murs*,⁶⁰ son Séminaire de la même époque que *Télévision*. Donc, le capitalisme en tant que mode qui s'est généralisé n'a plus d'altérité, c'est ce qu'on appelle la mondialisation. Le capitalisme produit un rapport à l'objet qui n'est pas le même que dans la logique de la pulsion.

Avec le capitalisme, on se passe du rapport à l'Autre, du rapport au manque de l'Autre. Or le rapport au manque de l'Autre, c'est ce qui introduit à travers la pulsion aussi, le rapport à l'amour. Puisque lorsque l'enfant prélève sur la mère l'objet sein, il interprète comme le signe de l'amour la coupure que la mère permet entre elle et le sein, pour faire don à l'enfant au delà de la satisfaction de l'objet. L'Autre pour moi dit quelque chose de ce que je suis pour lui au-delà même de l'objet. Or dans le capitalisme, il n'y a pas d'interrogation sur l'au-delà de l'objet. C'est ce que Lacan appelle l'absence « des choses de l'amour » parce qu'il n'y a pas l'effet de la castration. La castration, c'est dire de l'objet qui est en jeu qu'il ne vaut pas en tant que lui même mais en tant que signe du manque. C'est pourquoi Lacan l'écrit *a* sur moins phi. Or dans le capitalisme, on a *a* sans moins phi, sans lien à la castration que ce soit la castration de l'Autre ou la castration du sujet. Nous avons donc un objet promu par le capitalisme comme déconnecté de l'Autre et de la question de l'amour. C'est ce qui domine à partir du milieu du XX^e siècle.

Il y a une jolie chanson qui illustre ce propos. Elle est de Boris Vian et date vraiment de cette époque-là, les années 50, après la guerre quand le mode de la consommation des objets a envahi le monde. Boris Vian a vraiment très bien vu les modifications du régime même de l'objet.

⁶⁰ Lacan J., *Je parle aux murs*, Entretiens de la Chapelle de Sainte-Anne, 6 janvier 1972, Paris, Seuil, Champ freudien, 2011, p. 96.

Je vous lis un passage de cette chanson que vous connaissez peut-être.

La complainte du progrès, Boris Vian, 1956

Autrefois pour faire sa cour

On parlait d'amour

Pour mieux prouver son ardeur

on offrait son cœur

Maintenant c'est plus pareil

Ça change, ça change

Pour séduire le cher ange

On lui glisse à l'oreille

Ah Gudule, viens m'embrasser et je te donnerai

Un frigidaire

Un joli scooter

Un atomixer

Et du Dunlopillo



Maintenant, on n'offre pas son cœur, on donnerait un frigidaire...

C'est justement parce qu'il y a un manque d'objet que ce manque appelle la parole d'amour pour en répondre. L'amour suppose le manque, et dès lors que l'objet est offert comme supposé complément du sujet, la parole d'amour toujours liée à la castration n'est plus nécessaire. C'est parce que l'objet ne manque pas que, pour les psychotiques, l'amour est mort. L'accès à l'objet n'ouvre pas la voie de l'amour, c'est-à-dire du rapport à l'Autre en tant qu'il devient un rapport qui peut passer par la parole. Avec la mise en avant de l'objet déconnecté de l'Autre, l'adolescence illustre particulièrement sa symptomatologie dans les addictions. Ce sont côté garçons plutôt les drogues et côté filles plutôt l'anorexie. Et là, c'est un autre rapport à l'objet qui manque, nous avons affaire au « rien ». Dans les deux cas, c'est une tentative de jouir de l'objet sans l'Autre, spécialement dans les addictions de type toxicomaniaque si présentes à l'adolescence.

Lacan va préciser la nature des conséquences de cette évolution de l'objet comme tel par le capitalisme et par le champ de l'univers du marché. Dans « Radiophonie »⁶¹, il explique que le principe dont il s'agit dans une économie capitaliste est « celui de la production extensive, donc insatiable, du manque-à-jouir. Il s'accumule d'une part pour accroître les moyens de cette production au titre du capital. »⁶² C'est un paradoxe, ce qui est produit comme sans limite, c'est le manque-à-jouir. Autrement dit, l'objet qui vous est refilé sur le marché, a été produit comme manque-à-jouir. Les téléphones à peine achetés ne valent plus rien, vous attendez les prochains. C'est de l'insatiable qui est créé. Là où nous pourrions croire produit l'objet qui satisferait, est créé l'objet qui crée le défaut de satisfaction, qui appelle à autre chose. Entendez bien le mot « insatiable ». C'est très important parce que la satiété suppose quelque chose qui suffise. Vous entendez la logique de l'affaire. Cela ouvre la voie à la question : qu'est-ce que la satisfaction ?

Écoutez bien la suite de la phrase, toujours dans « Radiophonie ». C'est un peu tordu, non par plaisir, mais par défaut d'équivalence entre le symbolique et le réel. Mettre directement la main sur notre objet n'est pas possible, donc nous faisons avec Lacan des contorsions qui sont dans la

⁶¹ Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 403- 447.

⁶² Lacan J., « Radiophonie », op. cit., p. 435.

loi du semblant. Lisons la deuxième partie de la phrase : « Il [le capital] étend la consommation d'autre part sans quoi cette production se révèle justement de son ineptie à procurer une jouissance dont elle puisse se ralentir. » Pour déchiffrer cette phrase un peu complexe, nous pouvons dire que la production insatiable, infinie de l'objet sur le marché est conduite d'une façon qu'il soit impossible qu'elle procure une jouissance qui la ralentirait. S'il y a une part de satisfaction, nous pourrions penser que la jouissance de la consommation en soit ralentie, or ce qui est produit, ce n'est pas un ralentissement, mais un pousse-encore-plus à la consommation. Lacan rajoute dans son discours à Milan en 72, « Du discours psychanalytique », que le discours capitaliste est quelque chose « de follement astucieux, mais voué à la crevaision ». ⁶³ Il faut y entendre la dimension de l'autodestruction, mais en même temps une dimension de lien à la mort. Comme aucune satisfaction ne peut arrêter le processus de production du manque-à-jouir, le seul arrêt pensable, c'est la mort qui est un arrêt réel puisqu'il n'y a pas d'arrêt symbolique.

« Le discours capitaliste est là, vous le voyez, une toute petite inversion simplement entre le S1 et le S... qui est le sujet... ça suffit à ce que ça marche comme sur des roulettes, ça ne peut pas marcher mieux, mais justement ça marche trop vite, ça se consomme, ça se consomme si bien que ça se consume. » ⁶⁴

L'équivoque consommer-consumer nous permet de comprendre que la logique de la jouissance de l'objet est une logique plutôt mortifiante. Comme elle ne trouve aucun principe d'auto-limitation, et qu'au contraire, un objet appelle un de plus, à partir du fait qu'il est produit comme manque-à-jouir, nous avons une logique qui n'a comme limite que la crevaision. C'est donc quelque chose qui est très différent de la construction du corps à partir de la pulsion articulée à l'Autre.

⁶³ Lacan J., « Du discours psychanalytique », *Lacan in Italia*, 1953-1978, 12 mai 1972, p. 32-55, *En Italie, Lacan*, ouvrage bilingue, Milan, La Salamandre, 1978, p. 46.

⁶⁴ Lacan J., *Ibid.*, p. 46.

Exemple clinique

Je choisirai celui d'un jeune garçon adolescent qui était passionné de musique et de consommation de quelques produits et dont l'idole était Kurt Cobain. Il me dit un jour : *Moi je vais finir comme Kurt Cobain, je vais me suicider, il n'y a que ça qui vaut à la fin*. Il était absolument fasciné par la lettre que Kurt Cobain a écrite avant de se tuer à sa femme et à sa fille de cinq ans. Cette lettre disait que la vie n'était plus supportable et se terminait bien sûr par *I love you*. Le rêve de cet adolescent de quinze ans, dans une espèce d'entraînement de jouissance, était d'écrire une lettre comme celle-là et de la balancer en particulier à ses parents. Là aussi, c'était l'effet d'infinitude qui était fascinant, plus on en prend plus il en faut. Dans la logique de la drogue, le Un appelle le Un.

Avec cet adolescent, j'avais arrêté ce processus : qu'il m'amène la lettre et nous l'étudierions ensemble. Il a passé six mois à étudier la lettre de Kurt Cobain et, à la fin, il était nettement plus enjoué. Cela avait réintroduit la tentation de l'aspiration à l'infinitude dans la finitude de la parole qui peut procurer aussi un certain mode de satisfaction du lien à l'Autre en particulier. Nous voyons bien le statut du symptôme à ce moment-là, dans cette dimension que rien n'arrête, rien ne freine. C'est la « jouissance effrénée » dont parle Lacan quand il n'y a pas de principe de limitation.

La construction du corps

Je vous ai montré tout à l'heure que la pulsion est héritée de l'enfance. Autour de quoi s'est construit le corps ? Le corps bien sûr a une dimension d'image, c'est ce que Lacan a développé avec le stade du miroir qui est l'illusion du Un. Une illusion qui nous plaît. Si Lacan dit que « le parlêtre adore son corps », c'est bien que nous adorons l'idée de l'Un qui évite de se penser en morceaux. La pulsion se construit dans une articulation à l'Autre symbolique et à l'Autre qui peut céder quelque chose. C'est le manque de l'Autre qui produit en retour une jouissance localisée. C'est une simplification de ce qu'est la construction du corps qui suppose de se rassembler autour d'un point de jouissance.

À l'adolescence, ce lien de la pulsion et de l'Autre se trouve remis en cause. Quand l'objet est fourni par le marché, il est fourni pareil pour tous, alors que dans le rapport à la mère, ce qui se construit, c'est la particularité. « Telle mère » et non pas « La mère ». Le désir s'appuie toujours sur la particularité. L'objet délesté de son lien à la particularité de l'Autre se trouve libéré avec comme conséquences : du côté de la pulsion orale, la consommation des objets ; du côté de la pulsion anale, le style souvent *trash* des adolescents qui adorent les provocations de toute sorte, le plus merdique possible ; et du côté scopique, le côté provocation imaginaire du sexuel très présent par exemple chez les adolescentes, manier son image faute de savoir quoi faire avec son corps, montrer ce dont on n'a pas l'usage, une monstration sans Autre qui appelle la jouissance scopique.

Ce qui se développe aussi chez les adolescents, ce sont les pratiques sur le corps même. Le tatouage qui est devenu extrêmement courant vient montrer au fond ce que l'Autre ne nomme pas. Comme l'a dit Éric Laurent : *le tatouage, c'est la forme moderne de la nomination quand l'Autre ne l'assume pas*. Écrire sur son corps, comme aussi écrire sur les murs. Les tags se sont multipliés avec les mouvements adolescents de l'après 68. Vous pouvez remarquer qu'il y a des changements de régime. Ceux qui avaient vingt ans en 68 écrivaient sur les murs des slogans révolutionnaires, *À bas le capitalisme*, des machins comme ça. Maintenant, ce n'est plus le sens qui vient, mais la jouissance de l'image ou la nomination. Dans les tags, c'est l'esthétique qui compte ou bien la signature, plus du tout le message hérité du discours. Cette construction d'une écriture montrée est au service de la jouissance plus que du sens. C'est sans doute aussi une façon de traiter cet excès de jouissance non liée.

Une petite remarque de Lacan, un peu énigmatique comme souvent, m'a frappé. Elle est dans le Séminaire sur l'angoisse⁶⁵. Il dit qu'il y aurait un repérage possible « en fonction d'un lien à établir de la maturation de l'objet *a* [...] à l'âge de la puberté. »⁶⁶ Le concept de maturation a été très critiqué par Lacan. Pourtant là, il écrit cette remarque dans un contexte où il critique les psychologues du développement qui disaient que

⁶⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 300.

l'adolescence était le seul stade où l'enfant avait une pensée logique, logico-déductive. Dans l'enfance, le développement était lié à la sensorialité, au sensori-moteur comme Piaget le disait. Il fallait attendre l'adolescence pour produire une abstraction, un concept logico-déductif.

Lacan critique cette idée en disant que ce qui nous intéresse dans la puberté, c'est la maturation, non pas de la pensée, du cognitif, mais la maturation de l'objet *a*. Ce n'est pas l'idée que l'objet *a* ait une maturation au sens où il faudrait attendre que « ça grandisse », où nous penserions l'objet *a* comme quelque chose qui se développe. C'est l'idée que l'objet *a* doit trouver avec la puberté, avec le réel de la poussée dans le corps, un autre usage que dans l'enfance, autrement dit qu'il soit au principe du lien à l'Autre.

Dans l'enfance, vous aviez votre version de l'objet, une satisfaction auto-érotique, quelque chose pris sur l'Autre qui revient sur le corps propre, la succion par exemple. Quand Lacan dit de Dora, à partir de l'observation de Freud, qu'elle était une « suçoteuse », ou quand Freud appelle l'homme aux rats le « renifleur », ils essaient d'extraire le trait de jouissance qui spécifierait le mode de jouir isolant la pulsion dans le rapport à l'Autre. Quand Lacan parle de la puberté comme nécessitant la maturation de l'objet *a*, il me semble qu'il indique comment l'objet peut passer de ce qu'il est dans l'enfance – c'est-à-dire une façon de prendre sur l'Autre quelque chose pour une jouissance auto-érotique – à quelque chose qui peut faire lien à un partenaire.

Au fond, dans un lien à un partenaire sexuel, il faut savoir sur quel objet s'appuyer puisqu'il n'y a pas de rapport de sujet à sujet qui donnerait l'idée d'une complétude. Le sujet est toujours investi d'une certaine valeur d'objet, c'est-à-dire que le fantasme a une dominante scopique, orale, etc. Il s'agit donc de voir comment l'objet prélevé dans l'enfance sur l'Autre maternel ou autre peut avoir une valeur, pas seulement autoérotique, mais dans le lien à un partenaire potentiel. Il me semble que c'est comme cela que nous pouvons prendre la question. Nous pouvons penser que le psychanalyste se fait partenaire de cette question qui me semble pouvoir s'entendre sur le mode de comment faire passer la pulsion dans l'enfance, la pulsion purement autoérotique, à quelque chose qui peut prendre valeur d'un rapport à l'Autre au sens du partenaire.

Je disais tout à l'heure que le mathème $a > I$ proposé par J.-A. Miller comme celui de la modernité de notre époque implique à la fois une disjonction d'avec l'objet idéal et aussi une dominance de l'objet sur l'idéal, ce que Lacan appelle « la montée au zénith de l'objet a ». Autrement dit, c'est faux de dire que les adolescents sont « déboussolés ». Lors d'une conférence à Brest, j'ai remis en question cette idée d'adolescents déboussolés : certes, ils n'ont pas la boussole de l'Autre, disons de la tradition, mais pour eux, l'objet est une forme de boussole, pas idéalisée, pas sublimée, mais quand même cela vous fixe à quelque chose, cela ne vous laisse pas dans l'errance en tous sens. Donc la modernité telle qu'elle est définie ici fait apparaître la disjonction de l'Autre comme version idéale et de l'objet comme version de la jouissance particularisée.

Cependant, nous avons vu aussi apparaître comme fascinant les adolescents des solutions autour du sacrifice du kamikaze. Ce n'est pas un hasard, mais ce personnage est quand même inattendu. Nous avons cru qu'ils ne s'intéressaient qu'à la consommation des objets, mais certains s'intéressent à la consommation d'eux-mêmes en s'offrant pour l'autoconsommation. Elle n'est justement pas « auto » puisque c'est un appel de l'Autre. Autrement dit, la fonction de l'Autre ici revient et s'articule à l'objet à condition que le sujet se réduise. Pourquoi la formule du kamikaze attire tant ? D'où vient la force d'attraction du sacrifice ? C'est que le corps et l'idéal se trouvent conjugués alors qu'ils sont toujours séparés, et encore plus à notre époque. C'est la mise en œuvre, je ne dirai pas d'une réconciliation, c'est un peu forcé, mais d'une prise en masse de l'idéal de l'Autre, de l'appel de l'Autre au sacrifice, de la promesse du bonheur bien entendu un jour, et de son propre corps, voire du corps des autres. Il en résulte une figure qui va contre les idées que nous aurions plutôt de cette disjonction. C'est une prise ensemble de l'idéal de l'Autre réduit au commandement du Un qui justement n'est pas interrogeable et de son propre corps comme objet sacrificiel.

C'est une version qui nous montre bien que croire à la liberté, à la libération sexuelle comme nous l'avons cru, c'est faire fausse route. Justement du côté du sexuel parce qu'il n'y a pas de limite, il y a toujours un appel à un au-delà et il peut se figurer dans la jouissance mortifère elle-même. C'est pourquoi j'ai parlé de « crevaision » en citant Lacan tout à l'heure, et ici de « sacrifice ». Nous ne sommes pas libérés de cette figure du kamikaze qui nous oblige particulièrement à nous interroger : là où nous croyions les adolescents hédonistes, nous nous apercevons qu'il y a cette chose d'un autre registre qui fait retour radical et inquiétant dans notre champ.

J'ai évoqué le fait que le corps soit devenu une surface d'inscription par le tatouage. Pour les adolescents, cela vaut aussi pour ce qui domine dans leurs échanges, par exemple, la prévalence des marques de leurs fringues. Cela montre que notre époque est marquée par la prédominance du Un, du S₁, du signifiant tout seul réduit à la marque. Il ne s'articule pas à l'Autre, il ne produit pas un savoir, n'interroge pas l'articulation qui produit un savoir, il vaut pour lui-même.

Exemple clinique

Celui d'une jeune fille de quatorze-quinze ans qui parlait toujours des garçons en disant qu'ils sont nuls. Elle en a rencontré plein mais au bout de deux jours elle en a assez, alors elle change, elle en voit un autre et c'est pareil. Cela a duré un nombre de fois incalculable pour bien montrer qu'ils ne font pas le poids par rapport à la jouissance supposée du sujet. Un jour, elle dit en avoir trouvé un qui n'est pas comme les autres, qui est beaucoup mieux et qu'avec lui, ça va être du sérieux. Quelques jours plus tard, elle ne me parle plus de ce garçon qui avait pourtant occupé toutes ses pensées depuis quelques temps, alors je l'interroge. – *Vous ne me parlez plus de ce garçon qui comptait tant pour vous ? – Je l'ai complètement oublié parce qu'il a fait quelque chose d'insupportable, il a voulu sortir avec moi avec des baskets sans marque.* Au fond, c'est très sérieux, cela montre bien que le S₁ peut faire obstacle aux rencontres avec l'Autre. Lorsque vous avez le Un tout seul, la marque ici, l'Autre qui est dans le S₂ qui suppose une articulation, elle ne le trouve pas. La jouissance, c'est le Un tout seul, y compris dans la langue. C'est pourquoi dominant ces processus d'écriture réduits à la formule, au tag. Pour cette jeune fille, l'ouverture à la dimension de l'Autre comme l'amour est censé le permettre était barrée par l'impératif du Un où elle se reconnaissait plus que dans l'Autre.

Quelle pratique avec les adolescents ?

Vous voyez que le problème est quand même très complexe pour les psychanalystes. Avec ce que j'ai essayé de décrire, vous pouvez vous demander ce que nous devons faire puisque le sujet ne demande pas grand chose. J'ai insisté sur ce rapport du sujet à l'objet sans Autre. Le

psychanalyste ne peut pas exister s'il n'y a pas un peu d'Autre quelque part, s'il n'y a pas un minimum d'articulation. C'est pourquoi, dans son orientation vers la quatrième Journée de l'Institut psychanalytique de l'Enfant, « En direction de l'adolescence », J.-A. Miller disait que le psychanalyste devait faire un pas en direction de l'adolescent. Ce n'est pas lui qui vient vous trouver. Tout le monde sait que spontanément, il n'y a pas vraiment de demande : quand vous êtes dans une logique de pure jouissance, la jouissance n'est pas une question, c'est une réponse. Réponse qui peut être ratée, vous vous éprouvez comme souffrant, malheureux, ce n'est pas la bonne réponse, mais ce n'est pas une question. Pour qu'il y ait une question, il faut que la jouissance soit déjà entamée, qu'il y ait un trou, que vous ne soyez pas dans l'immédiateté que promeut l'idée d'objet de la jouissance comme donnant tout de suite la réponse. C'est conforme à notre époque où le raccourci, le court-circuit de l'Autre est systématique. Et donc, il nous faut faire un pas en direction de l'adolescent pour que quelque chose du minimum de la rencontre soit possible.

Une pratique est-elle possible ? Poser cette question – qui n'est pas seulement celle de la structure clinique comme j'ai le souvenir d'avoir présenté cela ici – suppose de s'interroger comme toujours sur notre propre désir, condition de toute pratique. Dans le champ de la psychanalyse, pas forcément le champ lacanien mais celui de la psychanalyse au sens large, pendant longtemps, l'idée développée était d'aider les adolescents à trouver l'identification, pour simplifier, savoir ce que c'est qu'être un garçon ou être une fille, un adulte ou un enfant. Notre travail devait donc porter sur le soutien de l'identification. Au contraire, je pense que l'idée que nous pouvons développer, cohérente avec ce que je viens de vous dire, c'est de ne pas prendre les choses pas par ce biais. Notre époque montre bien l'impossibilité de l'identification à répondre de l'être, de ce dont le corps cherche à jouir. Ce n'est pas parce que vous êtes garçon ou fille que vous décidez de ce que vous faites de votre corps, encore moins à notre époque où le support identificatoire est devenu éclaté dans tous les sens. On n'a plus le modèle de la poupée Barbie ou du héros garçon. Notre point de vue, c'est qu'il s'agit d'arriver à produire le rapport du sujet à l'objet de son désir. Ce n'est pas du tout la même chose que l'identification. C'est pour cela que j'ai insisté sur le passage de la pulsion de l'enfance à la *maturation* – si je peux me permettre de reprendre cette expression de maturation, non pas pour l'employer au sens de maturation génétique, mais parce qu'elle donne l'idée d'un passage à un usage différent. Notre travail consiste donc à soutenir le sujet quand il peut aborder l'Autre, le partenaire potentiel à partir de sa construction, non pas à partir d'une identification, mais d'un rapport à l'objet qui cause son désir. À ce moment-là, l'identification apparaît comme une question secondaire.

À la fin de son enseignement, Lacan se demande si les objets produits par la science, les gadgets, comme il dit parfois, vont prendre la main sur nous. Si c'est le cas, cela ne peut pas être sans symptômes. Le propre de l'être parlant est qu'il se trouve dans l'exil de sa jouissance, autrement dit, qu'aucun objet, même bon, ne peut en répondre. Les objets sont toujours des semblants de la jouissance, donc ils ne peuvent produire que des moments de satisfaction sur fond de *ce n'est pas ça*. Dans ce passage de la pulsion héritée de l'enfance à la maturation, il s'agit de passer de la position de « être désiré » à « être désirant », ce n'est pas la même chose. L'enfant est tellement obsédé par les histoires de famille parce qu'il est dans la position d'être désiré. C'est seulement après que vous pouvez poser la question du désir hors de celle d'être désiré par ceux qui vous ont mis au monde, et la poser pour une altérité réelle. La question devient non pas comment je suis désiré, mais comment je peux devenir désirant. Sur quoi j'appuie mon désir, sur quel objet je m'appuie pour devenir cette cause-là, cette possibilité de l'abord de l'Autre.

Dans un interview récent, Eric Laurent répond à la question de savoir comment concevoir le lien à l'Autre si la jouissance est autoérotique, en suivant cette idée de la pulsion qui revient sur le corps propre. Précisément, dit-il, *par l'affect qui vient toucher le corps*. Le corps certes se jouit, mais l'angoisse est angoisse devant le désir de l'Autre. Les affects qui touchent le corps sont toujours en lien avec l'Autre. Autrement dit, la voie est de supposer que ce qui nous affecte, c'est le rapport à l'Autre. L'Autre, il faut l'entendre au sens du langage lui-même, en tant qu'il y a toujours une disjonction entre le corps et la langue. C'est la place de l'affect, spécialement de l'angoisse. Freud l'avait déjà noté et Lacan y consacre un de ses séminaires⁶⁷, l'angoisse est cet affect qui concerne le corps, qui s'éprouve dans le corps. Ce n'est pas un affect de la pensée comme la culpabilité, c'est un affect qui passe dans le corps et qui marque cet écart entre la langue et le corps. C'est un affect qui se manifeste devant le désir de l'Autre, au moment où je ne sais « Qui suis-je pour l'Autre ? » D'où l'angoisse, cette position lacanienne antihégélienne – l'idée de Hegel était de réconcilier le symbolique et le réel. Or Lacan, dans son Séminaire sur l'angoisse, met l'accent de cet impossible. L'angoisse est la marque de cet impossible, il y a un trou entre la langue et le corps et c'est ce qui nous affecte. C'est à partir de là que, dans la jouissance du corps, quelque chose de l'Autre peut se réintégrer, se problématiser. Il nous faut donc, spécialement dans notre pas en direction de l'adolescent, être attentif à ce moment où

⁶⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, 1962-1963, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004.

l'angoisse peut poindre. Sinon, la question ne vient pas de soi-même puisque la jouissance n'est pas une question, elle est du registre du « il y a », du « c'est comme ça ».

Lacan insiste encore dans « La Troisième »⁶⁸, ce texte important, ce discours prononcé à Rome en 74 sur les conséquences de la fin du discours dominant. La jouissance réduit le sujet de notre époque au prolétaire, au sujet qui n'a que son corps au sens marxiste du terme, réduit à sa force de travail. Le sujet de notre époque a son corps, mais il n'est pas habillé par les semblants de la tradition qui permettent de se repérer aux autres, donc il est attiré par les solutions qui vont faire bouchon de cette question. Lacan en fait l'adresse même aux jeunes étudiants lorsqu'il crée sa revue *Scilicet* et qu'il les invite en 69 à rejoindre la question : « Tu peux savoir ». Cependant, il note très justement dans l'éditorial d'ouverture de sa revue que la psychanalyse ne s'est pas adressée à la jeunesse de façon correcte. Il explique les errements de cette époque et que les psychanalystes n'ont pas fait leur travail dans la société. *La psychanalyse ne prend pas en charge ce dont pourtant elle se réclame*. Le travail qui n'a pas été fait est celui *de faire entendre que l'être qui pense son être n'est pas sans se penser comme question de son sexe*. Autrement dit, le premier devoir du psychanalyste, c'est de faire entendre dans le lien social au sens large qu'on ne peut penser qui on est qu'à partir de son sexe, c'est-à-dire de sa coupure, de son manque dans le sexuel. Si vous ne pensez pas ce que vous êtes à partir du sexuel, c'est-à-dire à partir du symptôme, du ça ne va pas, donc à partir d'un certain manque de partenaire, si vous ne pensez pas les choses à partir de là, vous aurez toujours une réponse de type beaucoup plus sauvage.

Quand Lacan est venu à Lyon en 67, je n'avais même pas vingt ans, je l'ai entendu pour la première fois. Il a prononcé cette phrase : « Tout part de l'opacité sexuelle ». Voilà la phrase qui est essentielle à saisir. Il ne faut pas partir de ce que nous croyons comprendre, de ce que nous croyons savoir, mais de l'opacité même dans laquelle nous sommes plongés. À partir de cette opacité, partir de l'idée qu'il n'y a pas la réponse, se dire que nous avons peut-être une chance d'inventer quelque chose. Si vous partez de ce que vous croyez savoir, vous vous heurtez à l'impossible

⁶⁸ Lacan J., « La Troisième », 1974, texte établi par J.-A. Miller, *La Cause freudienne*, n° 79, octobre 2011.

de la réponse que cette croyance produit. Si vous ne partez pas de ce point de l'opacité sexuelle, ce qui vient à la place c'est le trait sauvage des expédients dont on nous pare. La toxicomanie, par exemple, c'est un évitement de la question de la castration pour répondre par l'objet de façon sauvage, c'est-à-dire non civilisée, au sens où cela ne produit pas de lien social. Le propre en effet de la toxicomanie, c'est une jouissance du Un tout seul qui évite le rapport à l'Autre.

Lacan indique aux jeunes ce que la psychanalyse doit faire entendre : de partir de l'opacité sexuelle, on a une chance de trouver une version civilisée du lien à l'Autre – civilisée, c'est-à-dire qu'elle est construite dans le lien social et qu'elle n'est pas un expédient pour parer au trou apparu dans la cause sexuelle.

Transcription non relue par le conférencier

SF

La praxis à l'épreuve de la distanciation

La situation actuelle convoque une véritable réinvention de la praxis. Cette réinvention fait appel à une synthèse : devoir intégrer des éléments nouveaux, un réel inédit. Cette mise au travail n'est pas sans enjeux, notamment éthiques car maintenir l'élaboration psychothérapeutique et tenir éloignés les corps sont des missions qui ne vont pas toujours ensemble et appellent à un ajustement au un par un.

Il a pu être montré que cette actualité, bercée de signifiants qui portent en eux une dimension de pulsion de mort, met notamment en exergue les jouissances sur le mode symptomatique individuel avec toutes leurs diversités.

Brièvement, la modalité de jouissance du doute est apparue. Dois-je *faire comme*, entrer dans le moule du plus grand nombre, la logique du chiffre, et adopter la solution de la téléconsultation, promue très largement par le leader de ce marché ? Ce cadre particulier et limité de l'échange, barré par l'écran, sera-t-il suffisant pour désangoisser ou éviter une décompensation ? Ou alors, est-ce que, malgré tout, un quelque chose de la séance virtuelle en son et en image, pourrait être emporté ? « Il y a des dits qui portent, même transportés par internet »⁶⁹ prononce Éric Laurent,

⁶⁹ Laurent É., « Jouir d'internet », *La Cause du désir, Internet avec Lacan*, Paris, Navarin, n° 97, nov. 2017, p. 18.

se prêtant au jeu de répondre *on line* aux questions que l'équipe de rédaction de *La Cause du désir* lui avaient adressées pour sa publication intitulée *Internet avec Lacan*.

Peut-on accepter le risque, dans le contexte du virus qui rôde, d'y exposer potentiellement le corps, seul véritable parlêtre ? Ou comme l'écrit Damien Guyonnet dans son article « La Skype-Analyse en Chine ; quand le divan fait symptôme »⁷⁰ publié dans le numéro précité de *La Cause du désir* : « Nous le constatons, ce qui manque à cette critique de l'analyse à distance est la référence au registre du réel. Plus précisément, aux développements de Lacan autour du terme de « présence de l'analyste »⁷¹, qu'il rattache, en 1964, à l'objet *a*. C'est ainsi qu'il introduit alors le registre de la sexualité, du pulsionnel et de la jouissance au sein du transfert et de l'inconscient, et donc la dimension du corps et du vivant, si essentielle à l'expérience analytique. Et c'est à travers la formalisation du discours analytique qu'il donnera toute sa place à cet objet *a*, la cause du désir, qu'incarne en quelque sorte l'analyste en place d'agent. »⁷²

La parution du nouveau décret du 23 mars 2020 a aiguisé ce dilemme en limitant les déplacements aux « Déplacements pour motifs de santé à l'exception des consultations et soins pouvant être assurés à distance et, sauf pour les patients atteints d'une affection de longue durée, de ceux qui peuvent être différés »⁷³. Mis encore davantage au travail par cet aiguisage⁷⁴, ce qui fait réponse allait venir de l'expérience dialectique singulière. Le cadre de la praxis est inclus dans cette dialectique, où se discute au un par un, la nécessité du déplacement, la possibilité de reporter ou bien l'entre « Charybde et Scylla »⁷⁵, offert par la téléconsultation. C'est un enseignement empirique, mais aussi orienté.

⁷⁰ Guyonnet D., « La skype analyse en Chine ; quand le divan fait symptôme », *La Cause du désir*, *op. cit.*, p. 28.

⁷¹ Lacan J., cité par D. Guyonnet, *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 113- 123.

⁷² Lacan J., cité par D. Guyonnet, *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, 1970, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 205.

⁷³ Décret n° 2020-293 du 23 mars 2020 prescrivant les mesures générales nécessaires pour faire face à l'épidémie de covid-19 dans le cadre de l'état d'urgence sanitaire

⁷⁴ A la suite du discours du Premier Ministre du 23 mars, le Conseil national de l'Ordre des médecins a demandé des précisions rapides au gouvernement.

⁷⁵ « On navigue entre Charybde et Scylla », formulation d'Éric Laurent, *La Cause du désir*, *op. cit.*, p. 18.

Au Venezuela, en temps tourmentés, des psychanalystes témoignent de leur expérience d'y soutenir la pratique psychanalytique. Dans leur article « Liberté et Docilité de l'Analyste », paru dans le même numéro de *La Cause du désir*, ils rappellent que : « La pratique analytique fut réinventée par Lacan qui remit radicalement en question qu'il puisse y avoir une même analyse pour tous, régie par des standards. Il affirma que l'analyste, dans sa direction de la cure, “ est moins libre en sa stratégie qu'en sa tactique” et “ moins libre encore [dans] sa politique”⁷⁶. C'est dire que l'analyste peut s'autoriser des libertés dans l'acte analytique, si cela se fait sous transfert et à partir du désir de l'analyste. »

Un nouveau savoir-y-faire avec ce réel émerge, avec un usage éphémère. La distanciation physique a une temporalité qu'on sait déjà délimitée. Il y a donc un implicite de rendez-vous après coup où les corps *parlêtres* savent déjà qu'ils pourront poursuivre leur expérience dialectique singulière. On aura alors fait de cet usage éphémère un souvenir, une part de notre *hystoire* selon la modalité de chacun. *S'en servir pour ensuite s'en passer.*

WG

⁷⁶ Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 589.

Petite Chronique du Singulier

Françoise Le Corre

La maquette comme forme-récits

Le petit format

ou : « *laisser de l'incomplétude à l'œuvre* »¹.

Entendre ce que l'on voit

ou : l'écoute en perspectives.

Préambule

La maquette est une proposition ténue,
plus qu'une démonstration massive.

Une espèce de : « *pas-tout* ».

Des fragments rassemblés pour une partition polysémique
pouvant se lire, se dire, se taire.

Un éventail de citations, posées à l'autre point cardinal des classifications norme Afnor territoriale
ou du nuancier Ral universel :

elle fait concorde avec les singuliers-pluriels et vice versa.

Dialogue sous-jacent : ou le corps de texte

La maquette suggère, invite, attend,
une sorte de ruban de Moebius,
aussi clos qu'ouvert : reliant.

Tel l'ancien modello,
elle s'apprête à la métamorphose
dès l'interprétation du « regardeur »².

Sa source initiale est : l'attention, la considération pour l'infime,
là où se joue l'agitation des nuances et dont dépend le spécifique :
l'un & l'autre.



« Anamorphose », maquette 2020, françoise le corre
crayon de charpentier, crayon de dessinateur, socle en bois, cartel en papier
7 cm x 11 cm x 5 cm

Se laissant traduire : elle embraque du microcosme au macrocosme, par précipitations.
Une sorte de cabinet de curiosité, jouant avec les règles de l'art, pour en saisir une des essences :
celle de l'inattendu, soit l'attendu du dedans,
mais que nous ignorons, tant que nous bridons l'ouverture à l'insu.

C'est une singulière cosmogonie,
un petit univers relié à des temps conjugués : faisant textures.
Une pièce unique livrée à l'entendement comme un rébus.
Une corde du funambule, tendue entre « simul & singulis »³ : les deux pôles d'une pile ainsi tenue en éveil
entre les pas du réel, du symbolique et de l'imaginaire.

Dans « *Anamorphose* » ici présente : un crayon de charpentier, un autre de dessinateur :
chacun usé à la limite de sa disparition.
Ils sont à la fois acteur et doublure des tracés successifs qu'ils ont distingués,
donnant corps à l'esquisse⁴, aux repères, augmentés d'invisibles empreintes du vécu.

La praxis du singulier comme dénominateur commun, pour réfléchir le vif du sujet.

FLC

1 Horvilleur Delphine, *Le rabbin et le psychanalyste, l'exigence d'interprétation*, Paris, Hermann, 2020, p. 38.

2 Selon Marcel Duchamp, le regardeur fait l'œuvre : « *Je crois sincèrement que le tableau est autant fait par le regardeur que par l'artiste* ».

Charbonnier Georges, Entretiens avec Marcel Duchamp, 1960, Marseille, Éditions André Dimanche, 1994, p. 11-12.

3 Semblable et cependant différent.

4 *L'esquisse : « Elle n'est pas l'allusion, ni l'ellipse, ni la référence connue, c'est l'inconnu qui se risque à découvert un instant et bien sûr avec une intuition à soi, un jeu propre... ».*

Cf. Bonnefoy Yves, *Goya, les peintures noires*, Bordeaux, William Blake and Co, 2006.

Coup de cœur

Suzanne Faivre

« Ne me parle pas de la mer, plonge. »*

“ ... *Amo litteras*. J'aime les lettres. Musique silencieuse des styles des écrivains que l'on préfère...

... L'homme aux trois lettres est le roi furtif – celui qui va et vient – à l'aide de sa langue silencieuse – celle qui s'écrit et se tait – entre les deux royaumes – utérin et solaire – où se tient tout entière la brève expérience possible pour chacun...

... Le mot texte, le vieux mot *textum*, renvoie, en latin, à la toile que tisse, *texere*, l'araignée dans les branches. Le texte est ce dispositif de prédation qui flotte dans l'air...

...Héraclite alla déposer le premier livre écrit de l'Occident dans le temple de Diane chasseresse, à Éphèse, auprès de la maîtresse des animaux du monde plus ancien. Auprès de la Sauvage. La langue parlée qui relie chaque individu à l'ensemble de la communauté s'éloigna, prit visage à la pointe effilée d'un tout petit épieu, s'affronta comme le plus beau visage de l'homme, se découvrit comme le pire ennemi de la nature et du monde sauvage de la vie... Héraclite a dérobé la langue à l'air et l'a enfouie dans l'écriture...

... Lancelot, le chevalier solitaire, nommait « charaies » les caractères de l'écriture qui dérivait de ces très vieux tatouages qui étaient comme les totems des hommes qui souhaitaient se distinguer individuellement les uns des autres. Les « charaies », voilà comment le chevalier nommait les caractères creusés dans la pierre des tombeaux dans la Forêt Aventureuse et qu'il déchiffrait pour ses compagnons au cours de leur errance perpétuelle et des défis qu'elle entraînait. Il appelait « lettrure » ce que nous appelons littérature...

y ... La bifurcation de la lettre et de chaque lettre... Ce chemin que trace le long trait de la lettre dans les jours de celui qui lit, c'est le chemin de montagne... C'est le chemin qui mène au haut du mont Ventoux... D'un côté l'argumentable, de l'autre l'intraitable ... ” *

« Un vrai voleur est celui qui entre tout seul, le cœur battant, tous les sens en alerte, tout le corps tendu, les yeux impatients au cœur de la nuit, dans la maison où il ne connaît rien. »*

Toutes les lignes qui précèdent, d'un noir lumineux d'être saturé de l'ivoire du vide de la page initiale, je les ai volées à l'incomparable trésor littéraire que Pascal Quignard a composé pour notre grand bonheur de lecture. Au vol, j'aurais pu en retenir tant d'autres au cours de l'extraordinaire voyage qu'offre le clair-obscur du onzième tome de *Dernier royaume*. Il nous est loisible d'égrener du premier au dernier trente-huit chapitres qui se prêtent pourtant aussi bien à une exploration à rebours, ou encore mieux de biais à partir de nombreuses entrées latérales. On peut déambuler dans ce livre comme dans un jardin à l'italienne et après avoir goûté un alliage lettré, une polyphonie secrète de lettres érudites et intimes, sortir de cette fiction-réflexion autrement seul qu'à l'entrée.

Lors de la parution de *L'homme aux trois lettres* en septembre dernier, c'est assurément la part énigmatique du titre qui a accroché mon attention et aussi d'apercevoir le lien qui se tisserait peut-être avec le thème de la conversation du séminaire prévu par l'ACF en B F-C : « Les lettres. Pratique clinique du discours analytique ». Que le chapitre XIV de *L'Homme aux trois lettres* s'intitule « La psychanalyse » et que, dans le contexte sanitaire actuel, la conversation prévue se déroule sans paroles, autrement dit qu'elle n'ait pas lieu ailleurs que dans le soliloque de nos fors intérieurs, m'a procuré un effet de surprise relevant du *Witz*. Alors, tête la première, j'ai plongé dans les lignes de *Bien-dire et savoir-lire, usages de la lettre en psychanalyse* de Leander Mattioli Pasqual, livre paru en 2020 aux Presses Universitaires de Rennes.

Ce livre-là présente et questionne dans le détail le cheminement de l'enseignement de Jacques Lacan qui définit le statut de l'inconscient et l'expérience psychanalytique à partir du concept de lettre développé sur les deux versants du bien-dire et du savoir-lire, du déchiffrage du sens et du chiffage de la jouissance. Cette « bifurcation » de l'usage de la lettre n'est pas sans résonance avec ce qu'écrivit Jacques Lacan en 1971 dans son texte « Lituraterre » sur le « littéral » qui vient faire « littoral » « entre savoir et jouissance ». Ainsi un récent coup de cœur en vient-il à s'associer à un autre plus ancien sur une ligne où littérature et psychanalyse s'éclairent en ouvrant un angle de lecture.

SF

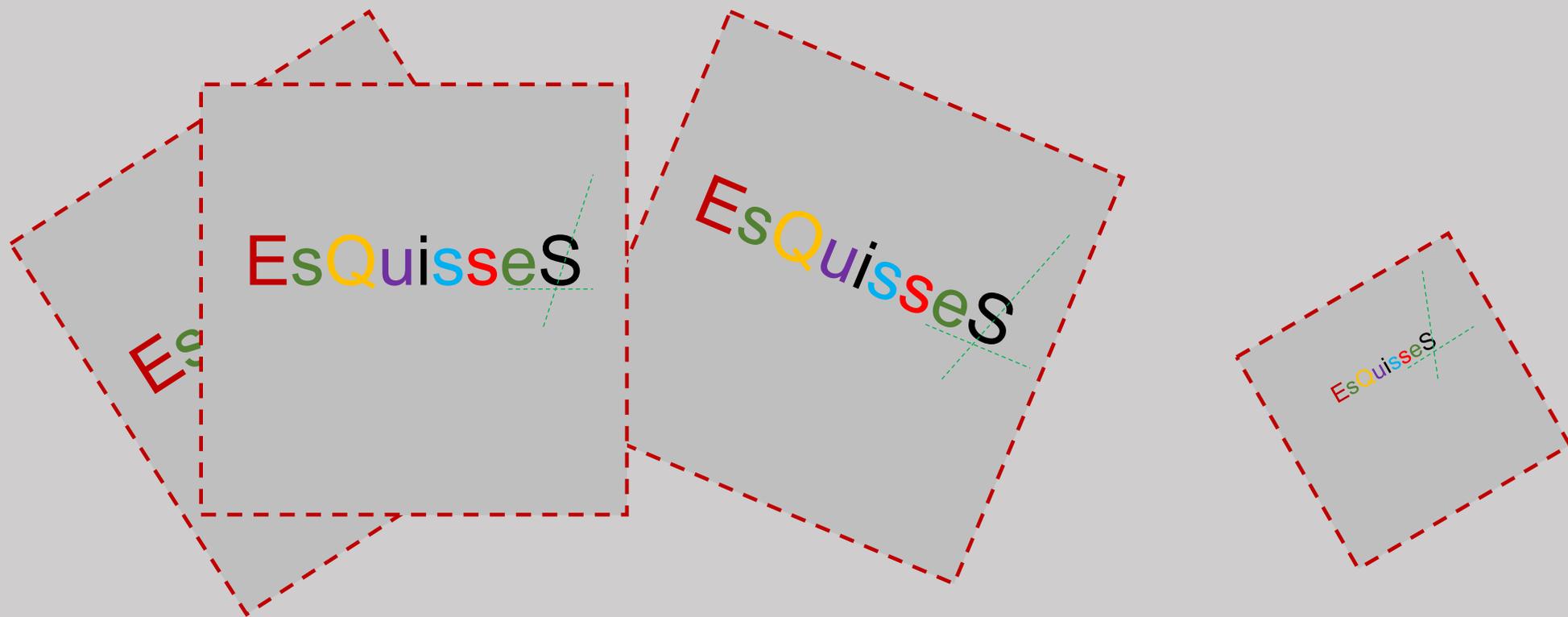
“ ... Il y a un « sens muet » que chaque livre montre. A silent sense. Il faut peut-être réfléchir plus avant ce « sens muet » que Cicéron décrit dans le *De oratore*, et dont il prétend qu'il va plus vite que la langue acquise. Émotion qui a quitté le dialogue, qui s'est dépouillée des étapes de la signification, qui ne cherche plus à être approuvée par les autres hommes à l'aide du langage ... ” *

« Ne me parle pas de ce livre, lis... »*



Dernier royaume XI, septembre 2020

** Pascal Quignard, *L'Homme aux trois lettres*, Éd. Grasset, 2020.



ACF en B F-C

Vous pourrez adresser vos contributions à la rédaction d'EsquisseS à cette adresse acf.dr-bfc@causefreudienne.com

et retrouver un ensemble d'informations en suivant ce lien <https://www.psychanalyse-bourgogne-franche-comte.com>